CHARLES HUGO

LES MISÉRABLES

DRAME

3e Édition

PARIS-BRUXELLES
1863

LES

MISÉRABLES

DRAME

Représenté pour la première fois

le 3 janvier 1863

AU THÉATRE DES GALERIES-SAINT-HUBERT

A BRUXELLES

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

CHARLES HUGO

LES MISÉRABLES

DRAME

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE SEINE, 18

BRUXELLES
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C[e]
LEIPZIG, MÊME MAISON

Ce drame diffère, on le comprendra, de celui qui avait été d'abord écrit pour un théâtre de Paris, et dont la représentation a été interdite. Nous donnons ici, dans tout son développement, l'œuvre même que l'auteur avait l'ambition de réaliser. S'il a perdu la scène française, il a du moins trouvé sur les principaux théâtres de l'étranger une hospitalité sympathique et libérale, dont il se félicite, et dont il les remercie.

Janvier 1863.

En vertu de conventions passées avec l'auteur, le droit exclusif de représentation du drame : *les Misérables*, est concédé aux théâtres de l'étranger dont les noms suivent :

BELGIQUE.

Bruxelles. — Théâtre des Galeries-Saint-Hubert.

M. DELVIL.

Liége. — Théâtre Royal.

M. CALABRESI.

Anvers. — Théâtre national flamand.

M. Éloi LEMAIRE.

ALLEMAGNE.

Hambourg. — Thalia-théâtre.

M. MAURICE.

Berlin. — Victoria-théâtre.

M. CERF.

HONGRIE.

Théâtre de Pesth.

M. Jules TALLIÁN.

HOLLANDE.

Représentations en langue flamande.

M. Éloi LEMAIRE.

SUÈDE.

Stockolm. — M. Léopold ALM.

ITALIE.

M. CASTELVECCHIO.

ESPAGNE.

Madrid. — Théâtre de Lope-de-Vega et théâtre de la Zarzuela.

MM. FRANCESCO SALAS et JOACHIN GAZTAMBIDE.

Théâtres d'Espagne.

MM. FRANCESCO SALAS et JOACHIN GAZTAMBIDE.

PORTUGAL.

Lisbonne. — Théâtre normal.

DIVISION DU DRAME

PROLOGUE.

LA CHUTE.

I. Le Soir d'un jour de marche.
II. M. Myriel.
III. Petit-Gervais.

PREMIÈRE PARTIE.

FANTINE.

I. Une Mère qui en rencontre une autre.
II. Succès de madame Victurnien.
III. Une Tempête sous un crâne.
IV. L'Affaire Champmathieu.
V. La sœur Simplice.
VI. Cosette.
VII. Thénardier à la manœuvre.
VIII. Le Petit-Picpus.

SECONDE PARTIE.

JEAN VALJEAN.

I. Deux Malheurs mêlés font du bonheur.
II. Le Guet-apens.
III. L'Idylle rue Plumet.
IV. L'Épopée rue Saint-Denis.

ÉPILOGUE.

NUIT DERRIÈRE LAQUELLE IL Y A LE JOUR.

DISTRIBUTION DES RÔLES

AU THÉATRE DES GALERIES-SAINT-HUBERT, A BRUXELLES.

M. DELVIL, DIRECTEUR.

JEAN VALJEAN.	MM. LARAY.
JAVERT.	HARVILLE.
M. MYRIEL.	PAVIE.
MARIUS.	FOURNIER.
GAVROCHE.	le jeune BOUSQUET.
THÉNARDIER.	ALEXANDRE.
FAUCHELEVENT.	BAUDY.
ENJOLRAS.	S. CASIMIR.
FEUILLY..	DIVOT.
COURFEYRAC.	ALEXIS.
COMBEFERRE.	BOUGET.
CLAQUESOUS.	MOLS.
MONTPARNASSE.	LECOMTE.
GUEULEMER	BAUDY.
JACQUIN LABARRE.	PROST.
UN GARDIEN / UN OUVRIER	LAUSAN.
FANTINE.	Mmes HEYMANN.
ÉPONINE.	MILLER.
COSETTE.	ARMANDINE.
SŒUR SIMPLICE.	DAUBRUN.
LA THÉNARDIER.	HOLBÉ.
MADEMOISELLE BAPTISTINE.	JOUANNO.
MADAME MAGLOIRE.	MOULINÈS.
TOUSSAINT.	BARGE.
COSETTE, enfant.	la petite CÉLINE.

LES

MISÉRABLES

DRAME

PROLOGUE

LA CHUTE

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

JEAN VALJEAN.
M. MYRIEL.
MADEMOISELLE BAPTISTINE.
MADAME MAGLOIRE.
JACQUIN LABARRE, aubergiste.
PETIT-GERVAIS.
UN OUVRIER.
LA FEMME DE L'OUVRIER.
UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.
HOMMES DU PEUPLE, etc.

La scène est à Digne, en 1815.

I

LE SOIR D'UN JOUR DE MARCHE

Une place de petite ville, le soir d'un jour d'été. — A droite, au premier plan, une auberge; la porte vitrée et la fenêtre éclairée laissent entrevoir l'intérieur d'une vaste cuisine d'où sort un bruit de buveurs; banc de pierre à la porte. — A gauche, au premier plan, petite maison basse en saillie, avec une large fenêtre à petits carreaux faisant face au spectateur. — Au troisième plan, en pan coupé, une prison. — Au fond, une maison de modeste apparence. — Entre UN HOMME déguenillé, poudreux, le sac au dos, un gros bâton à la main; il semble épuisé de fatigue et regarde autour de lui; il se dirige vers l'auberge, soulève le marteau de la porte ouverte et frappe doucement. Paraît l'hôte, JACQUIN LABARRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'HOMME, JACQUIN LABARRE, puis UN ROULIER.

JACQUIN.

Que veut monsieur?

L'HOMME.

Souper et coucher.

JACQUIN.

Rien de plus facile, (Regardant l'homme avec défiance.) en payant.

L'HOMME.

J'ai de l'argent.

JACQUIN.

En ce cas on est à vous. (L'homme tombe assis sur le banc de pierre.)

VOIX DANS L'AUBERGE.

A la santé de Jacquin Labarre !

UN ROULIER, sur le seuil, et présentant un verre à Jacquin ; accent provençal.

A ta santé, mon vieux Jacquin ! — Qu'est-ce que tu fais donc là ?

JACQUIN.

C'est quelqu'un qui m'arrive.

LE ROULIER.

Quelqu'un ? (Il regarde l'homme.) Eh ! mais, pécaïre ! Jacquin, c'est lui ! (Il parle bas à l'oreille de Jacquin.) Je te dis que j'étais à la mairie, et que je l'ai vu, et que c'est le bruit de la ville.

JACQUIN, à l'homme.

Monsieur ! je ne puis vous recevoir.

L'HOMME.

Comment ! Avez-vous peur que je ne paye pas? Voulez-vous que je paye d'avance ? Puisque j'ai de l'argent.

JACQUIN.

Ce n'est pas ça. Vous avez de l'argent ?...

L'HOMME.

Oui.

JACQUIN.

Mais moi je n'ai pas de chambre.

L'HOMME.

Eh ben ! une botte de paille dans un coin. Nous verrons ça après souper.

JACQUIN.

Je ne peux pas vous donner à souper.

L'HOMME.

J'ai marché dès le soleil levé, j'ai fait douze lieues, je paye, je veux manger.

JACQUIN.

Je n'ai rien.

L'HOMME.

Rien? (Désignant la cuisine.) Et tout ce qui est là?

JACQUIN.

C'est retenu et payé d'avance.

L'HOMME, se levant.

J'arrive à l'auberge. J'ai faim. J'entre.

JACQUIN, d'un ton significatif.

Allez-vous-en.

L'HOMME.

Hein?

JACQUIN.

J'ai l'habitude d'être poli avec tout le monde. Allez-vous-en.

L'HOMME.

Mais...

JACQUIN.

Voulez-vous que je vous dise qui vous êtes?

L'HOMME.

Je m'en vas. (Jacquin rentre avec le roulier. L'homme fait quelques pas en hésitant et en cherchant, puis disparaît par la ruelle de droite. — La fenêtre de la maison de gauche s'ouvre et laisse voir l'intérieur propre et gai d'un logis d'ouvrier, une table servie, une femme avec un enfant sur ses genoux. Le mari, qui a ouvert la fenêtre, étend la main au dehors.)

SCÈNE II.

L'OUVRIER, LA FEMME, puis L'HOMME.

L'OUVRIER.

Bon ! voilà qu'il pleut !

LA FEMME, riant.

Eh ben ! tant mieux, mon homme ; ça t'ôtera l'envie de sortir.

L'OUVRIER.

Oui, si je l'avais. Mais je crois qu'il ne ferait pas bon courir les rues ce soir.

LA FEMME.

Pourquoi ça ?

L'OUVRIER.

Rien. C'est inutile à te dire. (L'homme rentre et s'approche lentement de la fenêtre ouverte.) Ah çà ! si tu voulais bien me rendre le mioche ? c'est mon tour.

LA FEMME.

C'est toujours ton tour.

L'OUVRIER.

Dame ! je travaille d'arrache-pied, j'ai tous les samedis ma paye de la semaine, mais ma paye de tous les jours, c'est mon enfant. Soupons.

L'HOMME, avec un sourire d'espérance.

Oh ! ceux-là ! (Il frappe un petit coup au carreau.)

LA FEMME.

On frappe. (L'homme frappe de nouveau, l'ouvrier se lève et va à la fenêtre.)

L'HOMME.

Monsieur, pardon. En payant, pourriez-vous me donner une assiettée de soupe et un coin pour dormir, n'importe où ? Dites, pourriez-vous ? en payant ?

L'OUVRIER.

Qui êtes-vous?

L'HOMME.

J'arrive de Puy-Mousson. J'ai marché toute la journée, j'ai fait douze lieues. Pourriez-vous? en payant?

L'OUVRIER.

Je ne refuserais pas de loger quelqu'un de bien, qui payerait. Mais pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge?

L'HOMME.

Il n'y a pas de place.

L'OUVRIER.

Bah! pas possible? ce n'est pas jour de marché. Êtes-vous allé là, en face, chez Labarre?

L'HOMME.

Oui.

L'OUVRIER.

Eh bien?

L'HOMME.

Je ne sais pas, il ne m'a pas reçu.

L'OUVRIER.

Êtes-vous allé rue Chaffaut, chez Chose?

L'HOMME.

J'en viens. Il ne m'a pas reçu non plus.

L'OUVRIER, reculant.

Est-ce que vous seriez l'homme! (Il décroche un fusil.)

L'HOMME.

Monsieur!...

L'OUVRIER.

Va-t'en.

L'HOMME.

Par grâce! un verre d'eau.

L'OUVRIER.

Un coup de fusil ! (Il referme violemment la fenêtre, la femme ferme le volet. On entend un bruit de verrous et de barres de fer.)

SCÈNE III.

L'HOMME, UN GUICHETIER.

L'HOMME, seul.

Allez-vous-en ! Va-t'en ! Un coup de fusil !... Où veulent-ils donc que j'aille ? (S'arrêtant devant la prison.) Ici ! — soit. (Il sonne, une figure paraît au guichet.)

LE GUICHETIER.

Que voulez-vous ?

L'HOMME, ôtant sa casquette.

Monsieur le guichetier, voudriez-vous bien m'ouvrir et me loger pour cette nuit ?

LE GUICHETIER.

Ce n'est pas ici une auberge. (Il referme le guichet.)

L'HOMME.

Pas même la prison ! (L'homme s'assied sur les marches de pierre de la porte. On entend un bruit de cloches. Passe une femme en capuchon noir, un livre d'heures à la main.)

SCÈNE IV.

L'HOMME, LA FEMME.

LA FEMME.

Que faites-vous là, mon ami ?

L'HOMME, durement.

Vous le voyez, bonne femme, je me couche.

LA FEMME.

Là ?

L'HOMME.

J'ai eu pendant dix-neuf ans un matelas de bois, j'ai aujourd'hui un matelas de pierre.

LA FEMME.

Vous avez été soldat ?

L'HOMME.

Oui, soldat.

LA FEMME.

Pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge ?

L'HOMME.

Parce que je n'ai pas d'argent.

LA FEMME.

Je n'ai dans ma bourse que quatre sous.

L'HOMME.

Donnez toujours.

LA FEMME.

Vous ne pouvez pas vous loger avec si peu dans une auberge. Avez-vous essayé pourtant ? Il pleut. Il est impossible que vous passiez la nuit ainsi.

L'HOMME.

J'ai frappé à toutes les portes.

LA FEMME.

Eh bien ?

L'HOMME.

Partout on m'a chassé.

LA FEMME.

Vous avez frappé à toutes les portes ?

L'HOMME.

Oui.

LA FEMME montrant la petite porte de la maison du fond.

Avez-vous frappé à celle-là ?

L'HOMME.

Non.

LA FEMME.

Frappez-y.

II

M. MYRIEL

Chambre très-simple; au fond, porte donnant sur la rue. — A droite, deux portes. — A gauche, un escalier et une fenêtre. — Dans le mur de droite, une armoire en placard. — Table de bois blanc. — Deux flambeaux d'argent, l'un sur la table, l'autre sur la cheminée. — Près de la cheminée, un fauteuil. — Quatre chaises de paille.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADEMOISELLE BAPTISTINE,
MADAME MAGLOIRE, qui met le couvert, puis M. MYRIEL.

MADEMOISELLE BAPTISTINE.

Non, madame Magloire, jamais je n'oserai reparler à mon frère de cette porte qui ne ferme pas.

MADAME MAGLOIRE.

Eh ben! moi, j'ai si peur que j'en aurai le courage.

MADEMOISELLE BAPTISTINE.

Mais puisque mon frère ne veut pas que nous ayons peur pour lui! Notre devoir est de le comprendre et de le laisser tout faire sans rien dire. Voilà comment il faut être avec un

homme qui a du grand dans l'esprit. — D'ailleurs, vous savez bien, madame Magloire, qu'il n'y a rien à prendre ici.

MADAME MAGLOIRE.

C'est vrai que tout est déjà pris... par les pauvres. Mais enfin il y a les couverts d'argent, mademoiselle, il y a aussi ces deux flambeaux qui viennent de madame votre mère; et cette maison-ci a beau être la maison du bon Dieu, l'homme juste qui l'habite a beau être adoré par tous ceux qui le connaissent, même par les méchants, il faut penser que le malfaiteur qui rôde en ce moment-ci dans les rues ne le connaît seulement pas. (Entre M. Myriel, un livre à la main; madame Magloire fait à mademoiselle Baptistine un signe d'intelligence.) Il paraît, mademoiselle, que c'est un homme très-scélérat, un homme de sac et de corde avec une figure abominable. (M. Myriel s'assied sur le fauteuil et ouvre son livre.)

MADEMOISELLE BAPTISTINE.

Dépêchez le souper, madame Magloire: mon frère doit être bien fatigué de sa journée.

MADAME MAGLOIRE.

Oui, mademoiselle... Et l'on dit donc qu'il pourrait bien y avoir un malheur cette nuit dans la ville, et qu'il faudrait avoir soin de se verrouiller chez soi et de bien fermer ses portes. Mais nous n'avons, nous, ni verrou, ni porte close.

MADEMOISELLE BAPTISTINE.

Est-ce que vous entendez ce que dit madame Magloire, mon frère? (M. Myriel fait signe en souriant que oui.) Et qu'est-ce que vous voulez faire à cela, madame Magloire?

MADAME MAGLOIRE.

Eh! mais je pourrais aller dire à Musebois, le serrurier, qu'il vienne remettre les anciens verrous de la porte, quand ce ne serait que pour cette nuit! On les a là, ces verrous, c'est une minute; car enfin une porte qui s'ouvre du dehors avec un loquet, par le premier passant venu, rien n'est plus terrible;

avec ça qu'on a l'habitude ici de toujours dire d'entrer, et que d'ailleurs, même au milieu de la nuit, ô mon Dieu, on n'a pas besoin d'en demander la permission. (On frappe à la porte un coup violent.)

M. MYRIEL.

Entrez.

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'HOMME, s'appuyant des deux mains sur son bâton.

L'HOMME.

Voici. Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un galérien.

MADAME MAGLOIRE, étouffant un cri.

Oh !

JEAN VALJEAN.

Je suis libéré depuis quatre jours et en route pour Pontarlier, qui est ma destination. Quatre jours de marche depuis Toulon. Ce soir, en arrivant dans ce pays, j'ai été dans les auberges ; on m'a renvoyé à cause de mon passe-port que j'avais montré à la mairie. Il avait fallu. J'ai été chez l'un, chez l'autre, j'ai été à la prison, personne n'a voulu de moi. Une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit : Frappez là ! J'ai frappé. Qu'est-ce que c'est ici ? Êtes-vous une auberge ? J'ai de l'argent, ma masse, cent-neuf francs quinze sous, je payerai. Il pleut dehors ; je suis très-fatigué ; j'ai bien faim. Voulez-vous que je reste ?

M. MYRIEL.

Madame Magloire, vous mettrez un couvert de plus. (Madame Magloire prend dans l'armoire un couvert et le place.)

JEAN VALJEAN.

Tenez, ce n'est pas ça ; vous n'avez pas l'air de m'avoir compris. Voilà mon passe-port : jaune, comme vous voyez. Voulez-vous lire ? Je sais lire, moi. Il y a là-bas une école pour ceux qui veulent. Voilà ce qu'on a mis sur le passe-port :

« Jean Valjean, natif de... » — ça vous est égal ? — « est « resté dix-neuf ans au bagne. Cinq ans pour vol avec effrac- « tion, quatorze ans pour avoir tenté de s'évader quatre fois. « Cet homme est très-dangereux. » Ils ont mis ça à cause de ma force qui est terrible, c'est vrai ; au bagne on m'appelait Jean-le-Cric. — Et, là-dessus, tout le monde m'a jeté dehors. Voulez-vous me recevoir, vous? voulez-vous me vendre un morceau, et me le laisser manger dans un coin ?

M. MYRIEL, se levant.

Monsieur Valjean, voilà le souper. Asseyons-nous. A table, ma sœur.

JEAN VALJEAN.

Vrai ? quoi ! vous me gardez ? vous me faites asseoir en face de vous ? moi ! Vous m'appelez monsieur ! vous ne me tutoyez pas ! Va-t'en, chien ! qu'on me dit toujours. (Il s'assied.)

M. MYRIEL.

Nous n'y voyons pas trop clair, madame Magloire. (Madame Magloire allume le second flambeau et le pose sur la table. M. Myriel sert sa sœur et Jean Valjean.)

JEAN VALJEAN.

Oh ! vous êtes un brave homme ! merci ! Je croyais bien que vous me chasseriez. Aussi j'avais dit tout de suite mon nom.

M. MYRIEL, pendant que Jean Valjean mange avec avidité.

Vous pouviez ne pas me le dire. Cette porte ne demande pas à celui qui entre s'il a un nom, mais s'il a une douleur. Vous souffrez, vous avez faim et soif, soyez le bienvenu. Je vous le dis à vous qui passez, vous êtes ici chez vous plus que moi-même. Tout ce qui est ici est à vous. Qu'ai-je besoin de savoir notre nom ? D'ailleurs, avant que vous me le dissiez, vous en aviez un que je savais.

JEAN VALJEAN.

Vous saviez comment je m'appelle ?

M. MYRIEL.

Oui, vous vous appelez mon frère.

JEAN VALJEAN.

Ah ! tenez, j'avais bien faim en entrant ici ; mais vous êtes si bon qu'à présent je ne sais plus ce que j'ai, ça m'a passé.

M. MYRIEL.

Buvez un peu de ce vieux vin de Mauves. Excusez-nous, ma sœur et moi, nous n'en avons pas l'habitude. Buvez.

JEAN VALJEAN.

Maintenant, c'est ma fatigue que je sens. Y a-t-il dans votre cour un bout de hangar où je puisse me coucher ? Avez-vous une écurie ?

M. MYRIEL.

Madame Magloire, vous mettrez des draps blancs au lit de l'alcôve. (Madame Magloire sort par la seconde porte de droite.)

JEAN VALJEAN.

Un lit ! pour moi ! avec des matelas et des draps ! comme tout le monde ! — Il y a dix-neuf ans que je n'ai couché dans un lit ! dix-neuf ans ! j'en ai quarante-six.

M. MYRIEL.

Vous avez bien souffert ?

JEAN VALJEAN.

Oui, j'ai souffert ! (Farouche.) Oh ! oui, j'ai souffert ! La casaque rouge, le boulet au pied, une planche pour dormir, le chaud, le froid, le travail, la chiourme, les coups de bâton, la double chaîne pour rien, le cachot pour un mot ; même malade au lit, la chaîne. Dix-neuf ans ! A présent j'ai le passe-port jaune. Voilà !

M. MYRIEL, se levant.

Vous sortez d'un lieu de tristesse ; mais il y aura plus de joie au ciel pour le visage en larmes d'un pécheur repentant que pour la robe blanche de cent justes. (Jean Valjean secoue lugu-

brement la tête. — Rentre madame Magloire, portant une lampe qu'elle pose sur la cheminée. — Elle souffle les deux flambeaux sur la table, ôte le couvert et serre l'argenterie dans l'armoire.) Allons, il se fait tard, et vous avez besoin de votre lit.

MADEMOISELLE BAPTISTINE.

Bonne nuit, mon frère.

M. MYRIEL.

Bonne nuit, ma sœur. (Mademoiselle Baptistine et madame Magloire sortent par l'escalier de gauche.) Vous aussi, monsieur Valjean, faites une bonne nuit. Au matin, avant de partir, vous boirez une tasse de lait de notre vache, tout chaud. — Voici là ma chambre, et voici la vôtre.

JEAN VALJEAN, se levant.

Merci! (Après avoir fait quelques pas, revenant.) Ah çà, décidément vous me logez chez vous, près de vous, comme ça? Avez-vous bien réfléchi? Qui est-ce qui vous dit que je n'ai pas assassiné?

M. MYRIEL.

Je ne vous ai pas fait de questions.

JEAN VALJEAN.

Qui est-ce qui vous dit tout au moins que je n'assassinerais pas? Vous êtes bon, c'est très-bien! mais moi je suis méchant; le papier le dit : « Un homme très-dangereux. » Et peut-être pas même un homme! une espèce de bête fauve, de bête féroce! Et j'étais enchaîné, me voilà déchaîné! et je vas! et c'est tout noir dans moi et autour de moi! et quant à ce que je peux écraser en marchant dans la nuit, tant pis! j'en fais assez de vous crier : gare! A présent, si vous ne vous garez pas...

M. MYRIEL.

Cela regarde le bon Dieu. (Jean Valjean fait un geste de dépit sauvage, et sort.)

SCÈNE III.

M. MYRIEL, *seul, redescendant.*

Moi aussi, je suis las et j'ai sommeil... *(S'asseyant pensif sur le fauteuil.)* La pauvre âme! est-ce vrai, est-ce possible ce qu'il dit, qu'il n'y a plus rien en lui d'un homme? Oh! non, n'est-ce pas, mon Dieu? Vous mettez en nous une première étincelle, un élément divin, incorruptible dans ce monde, immortel dans l'autre, que le bien peut faire rayonner splendidement, mais que le mal ne peut jamais entièrement éteindre. Seulement, pour rallumer des cendres, on croit qu'il faut un coup de foudre. Et, devant un malade désespéré, sans haleine et sans mouvement, le médecin est bien forcé de dire : Il n'y a plus de Providence! — Oh! misère! misère! oh! j'endure, moi aussi, toute misère que je ne peux pas soulager. *(Il demeure quelques instants rêveur, et peu à peu s'endort.)*

SCÈNE IV.

M. MYRIEL, *endormi,* JEAN VALJEAN.

JEAN VALJEAN, *un outil de mineur à la main, pousse la porte et s'arrête écoutant. Puis il s'avance dans la chambre. Là, il se retourne, aperçoit M. Myriel endormi, tressaille et contemple, hagard, le visage du vieillard doucement éclairé par la lampe. Au bout d'un instant, son bras gauche se lève lentement vers son front et il ôte sa casquette. Puis il regarde l'armoire où madame Magloire a serré l'argenterie.*

Il y en a bien là pour deux cents francs! Deux cents francs! le double de ce que j'ai mis vingt ans à gagner! *(Tout à coup il remet sa casquette, marche au placard, l'ouvre, prend les couverts, les jette dans son sac, court à la porte et s'enfuit.)*

SCÈNE V.

M. MYRIEL, endormi; MADAME MAGLOIRE, descendant l'escalier; puis MADEMOISELLE BAPTISTINE.

MADAME MAGLOIRE, accourant.

On a ouvert la porte... Elle est encore ouverte... Ah! l'armoire! nos couverts! (Allant à l'armoire.) Plus de couverts!

M. MYRIEL, se réveillant.

Qu'est-ce qu'il y a, madame Magloire?

MADAME MAGLOIRE, montrant le panier vide.

Les couverts! l'homme! il est parti! l'argenterie est volée! (Criant.) volée! volée!

M. MYRIEL.

Et d'abord, cette argenterie était-elle à nous?

MADAME MAGLOIRE.

Comment!

M. MYRIEL.

Madame Magloire, elle était aux pauvres. Et qu'était-ce que cet homme? Un pauvre. (Entre mademoiselle Baptistine.)

MADAME MAGLOIRE, tournant les yeux de son côté.

Et mademoiselle qui ne peut pas manger dans l'étain!

M. MYRIEL.

Je pensais tantôt qu'il y a des couverts de bois. (Tumulte au dehors.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN BRIGADIER ET DEUX GENDARMES ramenant JEAN VALJEAN.

LE BRIGADIER.

Arrive, malheureux! arrive!

M. MYRIEL.

Ah!... — Vous voilà! je suis aise de vous voir. Eh bien, mais! je vous avais donné les chandeliers aussi, qui sont en argent comme le reste. Pourquoi ne les avez-vous pas emportés avec vos couverts?

JEAN VALJEAN, hagard.

Hein?

LE BRIGADIER.

Ah! c'était donc vrai, ce qu'il disait? Nous l'avons rencontré, il allait comme quelqu'un qui se sauve. Il avait cette argenterie.

M. MYRIEL.

Et il vous a dit qu'elle lui avait été donnée par un vieux bonhomme chez lequel il avait soupé? je vois la chose. Et vous l'avez ramené ici? c'est une méprise.

LE BRIGADIER.

Comme çà, nous pouvons le laisser aller?

M. MYRIEL.

Sans doute.

JEAN VALJEAN.

Est-ce que c'est vrai qu'on me laisse?

LE BRIGADIER.

Oui, on te laisse; tu n'entends donc pas?

M. MYRIEL.

Mon ami, avant de vous en aller, voici vos chandeliers. Prenez-les. (Jean Valjean prend machinalement les chandeliers. — Aux gendarmes.) Messieurs, vous pouvez vous retirer. (Les gendarmes saluent et sortent. — Il congédie du geste madame Magloire et mademoiselle Baptistine, qui se retirent en silence. Marchant à Jean Valjean.) N'oubliez pas, n'oubliez jamais que vous m'avez promis d'employer cet argent à devenir un honnête homme.

JEAN VALJEAN.

Moi ?...

M. MYRIEL.

Jean Valjean, mon frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. C'est votre âme que je vous achète. Je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition, et je la donne à Dieu.

III

PETIT-GERVAIS[1]

Un chemin dans une plaine déserte. — Soleil levant. — Au fond, les Alpes.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN VALJEAN, seul.

Il arrive en courant. Il regarde derrière lui avec effarement et s'arrête.

Hein ? — Qu'est-ce que c'est que tout ça ? Débrouillez donc ces choses-là ! Je n'y voyais guère, je n'y vois plus. « Vous m'avez promis... » Je n'ai rien promis, moi, rien du tout ! Je vous avais volé, je savais ben ce que je faisais. C'était de l'argenterie. Les gendarmes aussi savaient ben ce qu'ils faisaient. Je devrais être au bloc. Est-ce que je vous demandais de me faire relâcher ? De quoi vous mêlez-vous ? — Ah ! j'ai mal ! J'ai envie de pleurer, mais je ne peux pas. (Il tombe assis sur la borne d'un champ.) Des fleurs ! j'en voyais comme ça dans mon pays quand j'étais petit. — Oh ! des choses pareilles, quand on ne s'y attend pas, ça vous bourdonne dans la tête, on ne sait plus où

1. L'épisode de *Petit-Gervais* peut être supprimé à la représentation.

on en est. J'étais tranquille, j'avais volé, j'allais en prison. Pourquoi m'a-t-on dérangé? (Il s'anéantit dans un abattement farouche. — On entend un bruit de vielle et un chant de Savoyard. Paraît PETIT-GERVAIS, jouant aux osselets avec des pièces de monnaie. Au moment où il passe devant la borne, une pièce de quarante sous s'échappe de sa main et vient rouler jusqu'à Jean Valjean. Jean Valjean pose brusquement le pied dessus.)

SCÈNE II.

JEAN VALJEAN, PETIT-GERVAIS.

PETIT-GERVAIS.

Monsieur, ma pièce?...

JEAN VALJEAN.

Comment t'appelles-tu?

PETIT-GERVAIS.

Petit-Gervais, monsieur.

JEAN VALJEAN.

Va-t'en.

PETIT-GERVAIS.

Monsieur, rendez-moi ma pièce; ma pièce, monsieur! ma pièce blanche! mon argent! Je veux ma pièce! ma pièce de quarante sous! (Il pleure.)

JEAN VALJEAN, relevant la tête, et étendant la main vers son bâton, terrible.

Qui est là?

PETIT-GERVAIS.

Moi, monsieur, Petit-Gervais, moi! moi! Rendez-moi mes quarante sous, s'il vous plaît! Otez votre pied, monsieur, s'il vous plaît! (Avec colère.) Ah çà! ôterez-vous votre pied? Otez-donc votre pied, voyons!

JEAN VALJEAN, se dressant debout, le pied toujours sur la pièce,

Ah! c'est encore toi! Veux-tu bien te sauver!

PETIT-GERVAIS, effaré et tremblant.

Ah!... ah!... je ne savais pas! (Il s'enfuit en courant de toutes ses forces.)

SCÈNE III.

JEAN VALJEAN, seul, puis UN PASSANT.

JEAN VALJEAN, après quelques instants d'immobilité, se réveillant.

Il fait froid, marchons. (Il cherche machinalement à boutonner sa blouse, se baisse pour ramasser son bâton et aperçoit la pièce d'argent. Avec stupeur.) Qu'est-ce que c'est que ça? (Se retrouvant.) Oh!... oh!... (Il ramasse la pièce, regarde autour de lui, et tout à coup s'élance et va crier à tous les points de l'horizon.) Petit-Gervais! Petit-Gervais! Petit-Gervais! (Entre un passant. Jean Valjean court à lui.) Monsieur, avez-vous vu passer un enfant?

LE PASSANT.

Non.

JEAN VALJEAN.

Un nommé Petit-Gervais?

LE PASSANT.

Je n'ai vu personne.

JEAN VALJEAN.

Petit-Gervais! N'est-il pas des villages d'ici?

LE PASSANT.

C'est sans doute un enfant étranger. Cela passe dans le pays. S'il était d'ici, je pourrais vous dire. Je suis l'adjoint de la commune.

JEAN VALJEAN, prenant un écu dans son sac.

Monsieur l'adjoint, voilà pour vos pauvres. Monsieur l'adjoint, c'est un petit d'environ dix ans, qui a une marmotte, je crois, et une vielle. Il allait. Un de ces Savoyards, vous savez?

LE PASSANT.

Je ne l'ai pas vu.

JEAN VALJEAN, prenant violemment deux autres écus.

Pour vos pauvres!

LE PASSANT.

Merci.

JEAN VALJEAN.

Monsieur l'adjoint, faites-moi arrêter, je suis un voleur!

LE PASSANT, effrayé.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là? (Il sort précipitamment.)

JEAN VALJEAN, criant.

Petit-Gervais! Petit-Gervais! Petit-Gervais!... (D'une voix très-douce.) Petit-Gervais! (Tombant sur la pierre et fondant en larmes.) Ah! je suis un misérable!

PREMIÈRE PARTIE

FANTINE

PERSONNAGES DE LA PREMIÈRE PARTIE.

M. MADELEINE.
JAVERT.
FAUCHELEVENT.
THÉNARDIER.
CHAMPMATHIEU.
BOULATRUELLE.
BREVET.
COCHEPAILLE.
LE PRÉSIDENT DE LA COUR D'ASSISES.
L'AVOCAT GÉNÉRAL.
L'AVOCAT.
UN MÉDECIN.
OUVRIERS PAVEURS.
FANTINE.
SŒUR SIMPLICE.
LA THÉNARDIER.
MADAME VICTURNIEN.
LA SURVEILLANTE.
UNE OUVRIÈRE.
OUVRIERS ET OUVRIÈRES.

La scène est d'abord à Montfermeil, puis à Montreuil-sur-Mer et à Arras.

I

UNE MÈRE QUI EN RENCONTRE UNE AUTRE

Une rue de village. — A droite, une auberge. — Au fond, la grande route.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA THÉNARDIER, assise sur le seuil de l'auberge et berçant sur ses genoux une petite fille; passe FANTINE, portant un enfant endormi et un sac de voyage.

LA THÉNARDIER, chantant.

Il le faut, disait un guerrier
A la belle et tendre Imogine.
Il le faut, je suis chevalier,
Et je pars pour la Palestine.

FANTINE, s'arrêtant.

Vous avez là un joli enfant, madame.

LA THÉNARDIER.

Vous êtes ben honnête. Tiens ! mais vous avez une mioche aussi, vous. Asseyez-vous donc, ma petite dame. Je m'appelle mame Thénardier. Nous tenons cette auberge.

FANTINE, s'asseyant.

Je suis un peu lasse; merci. Le bijou s'est endormi dans mes bras. Je viens de Paris.

LA THÉNARDIER.

Et de Paris à Montfermeil, il y a une trotte! Comment s'appelle votre petite?

FANTINE.

Cosette. Elle va sur quatre ans.

LA THÉNARDIER.

C'est comme mon Éponine. Et où allez-vous comme ça?

FANTINE.

Je m'en retourne dans mon pays, à Montreuil-sur-Mer, tâcher de gagner ma vie.

LA THÉNARDIER.

Gagner votre vie! et le père de votre petite, est-ce qu'il n'est pas là?

FANTINE, troublée.

Le père?...

LA THÉNARDIER.

Oui, votre mari.

FANTINE.

Mon mari!... (Elle baisse la tête.)

LA THÉNARDIER.

Ah! je vois ce que c'est! pauvre jeunesse! Toujours la même histoire! Ces monstres d'hommes! ça vous enjôle, ça vous promet le mariage et tout, et puis ça vous plante là, avec un enfant sur la conscience, et des mois de nourrice sur les bras!

FANTINE.

J'ai eu au moins la joie de nourrir ma Cosette moi-même! ça m'a même un peu fatiguée, et je tousse.

LA THÉNARDIER.

Oui, vous n'êtes pas forte. Comment ferez-vous pour travailler ?

FANTINE.

J'ai du courage. On m'écrit de Montreuil qu'une femme peut maintenant y gagner trente sous par jour ! Il s'est établi dans la ville un monsieur étranger au pays, M. Madeleine qu'on l'appelle. En quatre ou cinq ans, il a fait sa fortune dans les verroteries noires. Il a eu une invention. Au lieu de cinquante ouvriers, les verroteries en nourrissent maintenant mille. Il a fait tant de bien au pays qu'on l'a nommé maire. J'irai là. Oh ! il me recevra.

LA THÉNARDIER.

Hum !

FANTINE.

Est-ce que vous croyez que je ne trouverai pas à me placer ?

LA THÉNARDIER.

Dame !

FANTINE.

A cause de mon enfant, n'est-ce pas ? parce que je l'emmène avec moi ? Oh ! je me le suis dit déjà, ça serait peut-être imprudent d'avouer mon ange ; car, c'est vrai, ma petite Cosette, avec ses yeux bleus et son sourire et son innocence, c'est de la honte !

LA THÉNARDIER.

Ah ! on jasera, pour sûr.

FANTINE.

Mais je ne peux pourtant pas laisser ma fille ! je n'ai qu'elle au monde, pauvre amour ! Vous aimez votre petite comme j'aime la mienne, et vous avez l'air d'une bonne femme ; eh bien, dites, est-ce que c'est possible ?

LA THÉNARDIER.

Dans votre position, quand il faut cacher sa faute et qu'on

veut gagner sa vie, c'est autre chose. On met son enfant quelque part, chez quelqu'un de bien qu'on paye, qui vous la garde et vous la soigne.

FANTINE.

Vous croyez qu'on pourrait me la soigner ?

LA THÉNARDIER.

Tiens, c'te bêtise! un chiffon d'enfant! la peine n'est pas si grande!

FANTINE.

Quitter ma fille! jamais!

LA THÉNARDIER.

Emmenez-la.

FANTINE.

Mais si on allait ne pas vouloir de moi dans le pays! Il faut pourtant que je trouve du travail, puisque c'est pour elle!

LA THÉNARDIER.

Eh ben! alors, là, vrai comme je m'appelle Thénardier du nom de mon homme, ne l'emmenez pas.

FANTINE.

Oh! taisez-vous! Tenez, je m'en vas; car je sens que si je vous écoutais.... (Elle se lève et va pour sortir.) Adieu, madame, adieu!

LA THÉNARDIER.

Bonne chance! (Elle regarde sa fille avec amour et l'embrasse.) Ce n'est pas toi, ma Ponine, qui mourras jamais de faim!

FANTINE, revenant.

Mourir de faim! Mon enfant, mourir de faim!

LA THÉNARDIER.

Ça s'est vu.

FANTINE.

O mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! — Mais à qui la confier? (Silence.) Madame, vous êtes une mère, une bonne mère! Est-ce que vous pourriez me la garder, vous? avec votre petite?

LA THÉNARDIER.

Il faudrait voir.

FANTINE.

Et puis je ne serais pas longtemps à revenir... Allons! il le faut, je vois bien qu'il le faut.

LA THÉNARDIER.

Elle jouera avec ma Ponine. Soyez tranquille. On vous la soignera pour votre argent.

FANTINE.

Combien me prendriez-vous?

LA VOIX DE THÉNARDIER, dans l'intérieur de l'auberge.

Pas moins de sept francs par mois. Et six mois payés d'avance.

LA THÉNARDIER.

Six fois sept quarante-deux.

FANTINE.

Je les donnerai.

LA VOIX DE THÉNARDIER.

Et quinze francs en dehors pour les premiers frais.

LA THÉNARDIER.

Total cinquante-sept francs.

FANTINE, tirant sa bourse.

Les voilà. J'ai quatre-vingts francs. Il me restera de quoi aller au pays. En allant à pied.

LA VOIX DE THÉNARDIER.

La petite a un trousseau?

LA THÉNARDIER.

C'est mon mari.

FANTINE.

Sans doute elle a un trousseau, le pauvre trésor. J'ai bien vu que c'était votre mari. Et un beau trousseau encore! Il est là dans mon sac de voyage.

LA VOIX DE THÉNARDIER.

Il faudra le donner.

FANTINE.

Je crois bien que je le donnerai ! Ce serait ça qui serait drôle, si je laissais ma fille toute nue !

LA VOIX DE THÉNARDIER.

C'est bon.

LA THÉNARDIER.

Donnez-moi l'enfant.

FANTINE, donnant son enfant à la Thénardier.

Prenez garde de la réveiller. Oh ! que je l'embrasse encore ! (Elle l'embrasse.) Vous me la gâterez bien, n'est-ce pas? Vous aimez les enfants, ça se voit. Ma Cosette bien-aimée! Je vous la reprends un moment, vous permettez? (Elle reprend l'enfant, l'embrasse et la rend à la Thénardier.) Ah ! son trousseau ! moi qui allais oublier son trousseau ! suis-je bête! (Elle ouvre son sac de voyage et en tire du linge d'enfant.) Voilà les brassières, madame Thénardier, et les bonnets, brodés, avec des rubans! et des robes de soie, comme à une dame ! et les petits bas du chérubin, enfin tout! un trousseau de petite riche ! — Allons! j'ai eu du bonheur de vous rencontrer. Voilà qui est bien arrangé. Merci! Ma Cosette sera heureuse. Plus heureuse qu'avec moi. Je pars tranquille, très-tranquille. Que je lui fasse une petite risette, encore une fois ! (Elle éclate en sanglots, embrasse éperdument sa fille et sort en courant.)

SCÈNE II.

LA THÉNARDIER, THÉNARDIER.

THÉNARDIER, paraissant sur le seuil.

Ça va me compléter mon effet de cent dix francs qui échoit demain. Sais-tu que j'aurais eu l'huissier et un protêt? Tu as fait là une bonne souricière avec ta petite.

LA THÉNARDIER.

Sans m'en douter.

II

SUCCÈS DE MADAME VICTURNIEN

Devant la fabrique de M. Madeleine, à Montreuil-sur-Mer. Large ruelle de faubourg, sillonnée d'ornières, qu'on est en train de niveler et de paver. A gauche, les bâtiments de la fabrique avec une grille ouverte et deux portes, l'une, exhaussée de quelques marches, conduisant à l'atelier des femmes, l'autre conduisant à l'atelier des hommes. — Une charrette dételée et chargée de pavés, dont on aperçoit l'arrière-train derrière un pli du terrain, occupe le fond de la ruelle. — OUVRIERS PAVEURS, leurs outils à la main. La cloche du déjeuner sonne. Les ouvriers et les ouvrières de la fabrique sortent par groupes se succédant. — MADAME VICTURNIEN entre précipitamment par la gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME VICTURNIEN.
LA SURVEILLANTE, sortant de l'atelier des femmes.

LA SURVEILLANTE, à madame Victurnien.

Ah ! madame Victurnien ! vous voilà ! eh bien ?

MADAME VICTURNIEN.

Madame la surveillante ! j'arrive de Montfermeil. Pour mes trente-cinq francs, j'en ai eu le cœur net sur la Fantine. Oh quand il s'agit de la morale, je ne regarde pas à ma peine et à mon argent.

LA SURVEILLANTE.

Venez donc me raconter ça... (Elles rentrent dans l'atelier des femmes. Des groupes d'ouvrières passent. Fantine sort de la fabrique en donnant le bras à une ouvrière.)

SCÈNE II.

FANTINE, UNE OUVRIÈRE.

FANTINE.

Le fait est que, depuis que je suis dans la fabrique de M. Madeleine, je suis contente, je me sens tranquille. Ce que c'est que le travail!

L'OUVRIÈRE.

Et l'honnêteté.

FANTINE.

C'est si facile d'être honnête quand on gagne sa vie!

L'OUVRIÈRE.

Ça n'empêche qu'il y a par la ville plus d'un et d'un, et des plus richards, qui vous suit et qui vous cherche, même là où vous n'êtes pas, sur l'esplanade, à la comédie, au bal. Comme si un fille comme vous allait s'amuser!

FANTINE.

C'est quand on est malheureuse qu'on s'amuse, et je suis à peu près heureuse.

L'OUVRIÈRE.

A peu près?

FANTINE.

Je m'entends. (Elles passent. Les paveurs descendent la scène pour quitter leurs vestes de travail.)

SCÈNE III.

LES PAVEURS, puis JAVERT.

PREMIER PAVEUR.

Vous direz ce que vous voudrez, mais c'est tout d'même drôle que depuis deux jours que nous pavons cette ruelle, M. Javert soit toujours à rôder par ici... Et j'ai remarqué qu'il ne quitte pas des yeux la fabrique de M. Madeleine.

DEUXIÈME PAVEUR.

Il fait son métier d'inspecteur de police, quoi!

TROISIÈME PAVEUR.

Un rude inspecteur! honnête homme, mais pas tendre!

PREMIER PAVEUR.

Tout ça n'explique pas pourquoi, toutes les fois que M. le maire passe, M. Javert le salue d'une façon...

DEUXIÈME PAVEUR.

Eh ben?

PREMIER PAVEUR.

Eh ben! je ne sais pas, mais ils ont l'air de s'observer... comme s'il y avait quelque chose entre eux.

TROISIÈME PAVEUR.

Entre M. Madeleine et M. Javert! (Entre Javert à droite.)

JAVERT.

Allez manger un morceau aussi, vous autres, mais revenez vite! Il faut m'achever cette besogne-là!

PREMIER PAVEUR.

C'est qu'il a tombé tant d'eau, monsieur l'inspecteur! Avec ça que ce flâneur de Fauchelevent nous laisse ici sa charrette en plan au beau milieu de la ruelle! (Ils sortent.)

JAVERT, à un apprenti qui sort de la fabrique au milieu d'un groupe.

Eh! toi!

L'APPRENTI, mettant la main à sa casquette.

Monsieur Javert?

JAVERT.

Va me chercher le père Fauchelevent.

L'APPRENTI.

Le père Fauchelevent? celui-là qui dit pis que pendre de M. le maire?...

UN OUVRIER, riant.

Ah! voyez-vous, m'sieu Javert, c'est que nous n'aimons pas qu'on n'aime pas M. Madeleine, notre brave patron...

UN AUTRE.

Notre providence, celui-là, on peut dire! Ils passent. — Entre Fauchelevent.)

SCÈNE IV.

JAVERT, FAUCHELEVENT, nouveaux groupes d'ouvriers qui passent.

FAUCHELEVENT.

Ah! toujours leur m'sieu Madeleine! leur fétiche!

JAVERT, lui montrant la charrette.

Tenez, vous! le moindre tour de roue en avant, et votre charrette s'enfoncerait dans la terre détrempée comme dans rien du tout, voyez-vous?

FAUCHELEVENT.

Hé! on va vous l'ôter, quoi! — Moi aussi, il y a huit ans, c'était ma partie, les verroteries noires. Il a enrichi le pays, c'est vrai; mais il m'a ruiné, moi, avec son invention, et il me semble que j'ai ben le droit de le détester, ce monsieur Madeleine du bon Dieu, que tout le monde aime!

JAVERT, grommelant.

Pas tout le monde.

FAUCHELEVENT.

On dit : c'est le bienfaiteur du pays, il a fondé une crèche, un asile, un hôpital! Il est bon, parbleu ! il est bon!...

JAVERT, entre ses dents.

Il est trop bon! Il est bon pour les mauvais! Les vrais honnêtes gens ne sont pas si bons que ça ! (A quelques ouvriers qui passent.) Qui est-ce qui vient donner un coup de main au père Fauchelevent pour ôter de là sa charrette?

UN OUVRIER.

Allons! tout de même!...

UN AUTRE.

Aussi pourquoi est-il toujours à crier contre m'sieu le maire?

FAUCHELEVENT.

Eh ben, oui ! que je ne l'aime pas, votre patron! et que c'est ma bête noire! et que je l'abomine comme on n'a jamais abominé depuis qu'on abomine sur la terre! et qu'il le sait ben!

JAVERT.

Allons! quatre hommes de bonne volonté, et vivement! (Les ouvriers entourent la charrette.)

FAUCHELEVENT, les repoussant.

Touchez pas! tas de feignants et de câlins! (Il disparaît derrière la voiture.) Vous allez ben voir si je ne fais pas bouger ma charrette, à moi tout seul. Ça me connaît. Tenez, la v'là qui roule.

CRI GÉNÉRAL.

Ah!

JAVERT.

La charrette se renverse sur lui! Allez chercher un cric, vite, vite!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE, qui vient d'entrer par la grille.

Vingt louis à qui sauvera ce pauvre homme!

TOUS.

M. Madeleine!

UN OUVRIER.

Ah! m'sieu Madeleine, ce n'est pas la bonne volonté qui manque...

JAVERT, regardant fixement Madeleine.

C'est la force. Je n'ai connu qu'un homme, un seul, capable de soulever une charrette chargée de pavés.

MADELEINE, regardant Javert.

Ah!

JAVERT.

C'était un forçat.

MADELEINE.

Ah!

JAVERT.

Du bagne de Toulon.

LA VOIX DE FAUCHELEVENT.

J'étouffe! ah! ça m'écrase!

JAVERT.

Je n'ai jamais connu qu'un homme qui pût remplacer un cric, c'était ce forçat.

MADELEINE, avec un sourire triste.

Que la volonté de Dieu soit faite! Il remonte rapidement et disparaît derrière la voiture toujours entourée par les ouvriers. Cri général de terreur.)

LES OUVRIERS.

Monsieur Madeleine! arrêtez!

JAVERT, impassible.

La voiture se soulève.

LES OUVRIERS.

Aidons! (La charrette est enlevée par vingt bras.)

MADELEINE, reparaissant, calme.

Emportez ce pauvre homme à l'infirmerie. Prévenez sœur Simplice.

LES OUVRIERS.

Vive M. Madeleine!

FAUCHELEVENT.

Monsieur Madeleine! c'est vous qui me sauvez! vous! C'était donc vrai que vous étiez le bon Dieu! Je vous connais maintenant.

JAVERT, à demi-voix, en regardant toujours Madeleine.

Moi aussi. (Il sort par la gauche, les ouvriers emportent Fauchelevent.)

MADELEINE, seul, regardant Javert s'éloigner.

Que m'importe cet homme! tout le monde m'aime ici. Oh! ma vie est remplie!... et pourtant je sens là un vide. Que me manque-t-il donc? Dans cette foule qui m'entoure comme un père, je ne sais pourquoi je me sens tout seul.

LES OUVRIERS, dans la fabrique.

Vive M. Madeleine! (Il rentre. Les ouvrières repassent. Paraît Fantine. Au moment où elle met le pied sur la première marche de l'atelier pour y suivre ses camarades, la surveillante se montre.)

SCÈNE VI.

FANTINE, LA SURVEILLANTE.

LA SURVEILLANTE, descendant les marches

Vous, mademoiselle, n'entrez pas.

FANTINE, reculant.

Comment!

LA SURVEILLANTE.

Vous ne faites plus partie de l'atelier.

FANTINE.

Mon Dieu !

LA SURVEILLANTE.

Je sais pourquoi vous écrivez toutes les semaines à Montfermeil.

FANTINE, atterrée.

Ah ! vous savez !...

LA SURVEILLANTE.

Je vous engage à quitter le pays. Voici cinquante francs que je vous remets au nom de M. Madeleine. (Elle met de l'argent dans la main de Fantine qui le prend machinalement.)

FANTINE.

C'est donc M. Madeleine qui me chasse ?

LA SURVEILLANTE.

M. Madeleine ne se mêle jamais de ce qui se passe dans l'atelier des femmes. Ce n'est pas M. Madeleine qui vous chasse, c'est le règlement. (Elle remonte les marches.)

FANTINE, la suivant, les mains jointes.

Oh ! madame, par pitié ! je n'ai que ce gagne-pain, ne me chassez pas ! Ma petite Cosette, si vous saviez ! une enfant de sept ans ! Madame, si vous me chassez, me voilà seule au monde ! qu'est-ce que vous voulez que je devienne ?... (La surveillante referme brusquement la porte. — Fantine jette un éclat de rire égaré, fait trois pas sur la scène en chancelant, et regarde avec stupeur l'argent qu'elle a dans la main.) Et après ?... (Elle va pour sortir.)

LES OUVRIERS, au dehors dans la fabrique.

Vive M. Madeleine !

FANTINE, se retournant et regardant la fabrique avec colère.

Oh ! ce M. Madeleine !

III

UNE TEMPÊTE SOUS UN CRANE

Le cabinet de M. Madeleine. — Du feu dans la cheminée. — Sur la cheminée, en évidence, deux flambeaux d'argent.

SCÈNE PREMIÈRE.

FAUCHELEVENT, SIMPLICE, *écrivant.*

FAUCHELEVENT.

Sœur Simplice, il est bien connu que vous aimeriez mieux mourir que de mentir; mais, si dans votre lettre vous écrivez mon accident à madame la supérieure du couvent du Petit-Picpus où vous voulez bien m'adresser...

SIMPLICE.

Eh bien?

FAUCHELEVENT.

C'est au sujet de c'te faiblesse que j'ai gardée dans la jambe, vous savez? ça ne saurait nuire dans le jardinage, et ça ne serait peut-être point mentir que de n'en rien dire.

SIMPLICE.

Si l père Fauchelevent, ne pas dire toute la vérité, ce n'est

pas dire la vérité. Ce que je dis surtout à la supérieure, c'est que vous êtes un brave et digne homme, profondément reconnaissant envers qui vous a fait du bien.

FAUCHELEVENT.

Oh ! oui, reconnaissant, à donner ma vie à mon tour pour M. Madeleine.

SIMPLICE.

Père Fauchelevent, voici votre lettre d'introduction, et voici ce que M. le maire m'a chargée de vous remettre avant votre départ pour Paris. (Elle lui donne une lettre et un billet de banque.)

FAUCHELEVENT.

Mille francs.

SIMPLICE.

M. Madeleine vous achète votre charrette et votre cheval.

FAUCHELEVENT, souriant doucement.

Oh! sœur Simplice, vous qui êtes la vérité même, croyez-vous que mon cheval écloppé et ma charrette brisée, ça vaille mille francs ?

SIMPLICE.

Pour vous, non ; pour M. le maire, oui. Gardez cet argent, père Fauchelevent, vous l'avez bien gagné par la bonne action que vous avez fait faire à M. Madeleine.

FAUCHELEVENT.

Il faudra donc que je m'en aille d'ici en pleurant toutes les larmes de mes yeux! (Bruit et cris au dehors.)

SIMPLICE.

Qu'est-ce donc?

FAUCHELEVENT, s'approchant de la fenêtre.

On dirait une batterie. Histoire de rire en carnaval! C'est la sortie du bal masqué...

SCÈNE II.

LES MÊMES, FANTINE, vêtue d'un domino fané et déchiré dont le capuchon est ramené sur sa tête; JAVERT; foule derrière eux; puis MADELEINE.

FANTINE.

Monsieur! mon bon monsieur!

JAVERT.

Vous avez été ouvrière ici, vous! une ouvrière de M. Madeleine qui mènerait cette vie-là, qui aurait fait un pareil scandale!... C'est bon, M. le maire me dira comment vous êtes sortie de chez lui.

FANTINE.

Mon Dieu!

JAVERT.

Il va venir, n'est-ce pas, sœur Simplice? — J'ai, du reste, à lui parler pour mon compte.

SIMPLICE.

Dans un instant. De quoi s'agit-il?

JAVERT.

Nous verrons si elle osera soutenir son mensonge devant vous, sœur Simplice.

FANTINE.

Oh! tenez, avant que M. le maire vienne, vous devriez plutôt me laisser aller, mon bon monsieur. Vraiment, vous le devriez! Vous avez été témoin, mais pas du commencement. Je me suis débattue avec ce monsieur, c'est vrai : je lui ai piétiné son chapeau, c'est vrai; mais vous ne savez pas ce qu'il m'avait fait, lui. Je sortais du bal Morel, seule, tranquillement, sans rien dire à personne. Et tout d'un coup, il m'a mis une poignée de neige dans le dos, là, entre les épaules: cela m'a saisie. Je suis un peu malade, voyez-vous! je tousse, j'ai dans l'estomac comme une boule qui me brûle, j'ai la fièvre... Je

ne lui parlais pas, je ne lui avais rien fait, j'avais refusé par trois fois de danser avec lui, voilà tout. Je crois qu'il était un peu animé. Et quand je suis sur la place, il me met de la neige. J'ai peut-être eu tort de me fâcher, mais on n'est pas maître. Et puis, quelque chose de si froid, qu'on vous met dans le dos, sans qu'on s'y attende! C'est égal, j'ai eu tort. Pourquoi ce monsieur s'est-il en allé! je lui demanderais pardon.

JAVERT.

Vous direz ça au tribunal.

FANTINE, tressaillant.

Au tribunal! Quand?

JAVERT.

Je ne sais pas, dans une semaine ou deux. Vous en serez quitte pour un mois de prison.

FANTINE.

La prison! oh! mon Dieu! mon Dieu! la prison! Mais je n'y serais qu'une semaine, tout serait perdu. D'ici à trois jours, j'ai cent francs à payer, cent francs! ou autrement on me rendra ma petite, ma Cosette! Je vais vous dire, monsieur l'inspecteur, c'est les Thénardier, des aubergistes, des paysans, ça n'a pas de raisonnement. Il leur faut de l'argent... Oh! pas de prison! Ma Cosette, mon petit ange de la bonne sainte Vierge, qu'est-ce qu'elle deviendrait, pauvre loup? Pas de prison! C'est une petite que l'on mettrait à même sur la grand'-route. Va comme tu pourras, en plein cœur d'hiver. Si c'était plus grand, ça gagnerait sa vie, mais ça ne peut, c'est si jeune! Il faut avoir pitié de cette chose-là, mon bon monsieur!

SIMPLICE.

Oh! oui, il faut en avoir pitié.

JAVERT.

Avoir pitié d'une malheureuse qui se jette à coups de pieds et de poings sur le monde! Ah! elle ira en prison! (Entre Madeleine.) Tenez! voilà M. Madeleine.

FANTINE.

Ah ! le voilà !

JAVERT.

Faites-vous reconnaître un peu, et voyons s'il vous empêchera d'aller en prison.

FANTINE.

Ah! j'irai en prison! Ah! oui, que je vas lui parler alors, à votre vertueux M. Madeleine! C'est lui, c'est la surveillante de son atelier qui m'a chassée il y a six mois. C'est lui qui est cause que j'ai eu honte, c'est lui qui est cause de tout. Parce que j'avais un enfant! si ce n'est pas une horreur! Je travaillais, je n'avais jamais manqué. Renvoyer une pauvre fille qui fait honnêtement son ouvrage! alors je n'ai plus rien gagné, et tout le malheur est venu. Ah! si c'était la paresse ou la coquetterie qui m'avait menée à n'être plus l'ouvrière rangée que j'étais! Mais non, j'avais ma petite Cosette. J'ai voulu lutter. Mais voilà que mon enfant est tombée malade là-bas. — Ah ! comprend-on à présent que celui qui a fait tout le mal, c'est celui-là ! (Elle montre Madeleine.) J'ai vendu mon dernier meuble, j'ai vendu ma dernière robe, j'ai vendu mes cheveux. (Elle rabat le capuchon de son domino et saisit à poignes mains ses cheveux courts et en désordre coiffés d'un méchant bouquet de fleurs artificielles souillé de boue.) Et puisque je vais aller en prison, puisque je mourrai et que Cosette mourra, eh bien! oui, j'ai voulu lui parler avant, à M. le maire, pour l'insulter comme l'autre, pour l'appeler monstre, et pour lui jeter à la face ma honte et mà boue! (Elle arrache de ses cheveux son bouquet et le jette au visage de M. Madeleine.)

CRI GÉNÉRAL D'INDIGNATION.

Oh !

MADELEINE, s'essuyant le visage.

Inspecteur Javert, faites mettre cette femme en liberté.

FANTINE, éperdue.

Qu'est-ce qu'il dit ?

JAVERT.

J'ai mal entendu, monsieur le maire.

MADELEINE.

Non pas. Veuillez dire au sergent que je me porte caution pour cette femme, et que je réponds d'elle.

JAVERT.

Pardon, monsieur le maire, c'est impossible! Elle a manqué grossièrement à un monsieur dans la rue.

MADELEINE.

Inspecteur Javert, je passais sur la place comme vous emmeniez cette femme. Il y avait encore des groupes, je me suis informé, j'ai tout su, c'est le bourgeois qui a eu tort, et qui, en bonne police, aurait dû être arrêté.

JAVERT.

Cette misérable vient encore de vous insulter, vous, monsieur le maire.

MADELEINE.

Ceci me regarde; mon injure est à moi, peut-être!

JAVERT.

Elle est avant tout à la justice; il y a récidive; cette femme a mérité six mois de prison, elle les fera.

MADELEINE.

Écoutez bien ceci : elle n'en fera pas un jour.

JAVERT.

Monsieur le maire, permettez...

MADELEINE.

Plus un mot, allez!

JAVERT.

Pourtant!...

MADELEINE.

Sortez. (Javert salue profondément Madeleine et sort.)

FANTINE.

Qu'est-ce que c'est? c'est vous qui me délivrez, maintenant! vous!

MADELEINE, qui lui a pris les mains.

Sœur Simplice, elle est mal, bien mal, elle a une fièvre terrible. Vous avez une chambre libre à l'infirmerie, n'est-ce pas ?

SIMPLICE.

Oui, monsieur.

FANTINE.

Oh !

MADELEINE.

Je ne savais rien de ce que vous avez dit. Je crois que c'est vrai. J'ignorais même que vous aviez quitté mes ateliers. Mais voici : je payerai vos dettes, je ferai venir votre enfant, ou vous irez le rejoindre. Vous vivrez ici, à Paris, où vous voudrez. Je me charge de votre enfant et de vous. Vous redeviendrez honnête en redevenant heureuse. Et même, écoutez, je vous le déclare dès à présent : si vous avez souffert tout ce que vous dites, et je n'en doute pas, vous n'avez jamais cessé d'être pardonnée devant Dieu. Oh ! pauvre femme !

FANTINE.

Est-ce vrai ? Dieu du ciel ! est-ce possible ! Oh ! oh ! oh ! (Elle tombe à genoux, saisit les mains de Madeleine, y colle ses lèvres et s'évanouit.)

MADELEINE.

Père Fauchelevent, mes amis, aidez à la transporter. Sœur Simplice, j'irai la voir d'ici à une heure. (Tous sortent, emportant Fantine.)

MADELEINE, seul.

Ah ! voilà une bonne journée ! La mère et l'enfant ! il me fallait cela ! Une destinée à protéger, une âme à sauver ! Une existence perdue — toute trouvée ! Sois joyeuse, mon âme, c'est quelqu'un qui t'arrive !

SCÈNE III.

MADELEINE, JAVERT.

JAVERT.

Monsieur le maire consent-il à me recevoir ?

MADELEINE.

Qu'y a-t-il, Javert ?

JAVERT.

Il y a, monsieur le maire, qu'un agent inférieur de l'autorité dans cette ville a manqué de respect à un magistrat de la façon la plus sérieuse. Tout à l'heure, quand j'ai amené par hasard ici cette fille, c'était ce fait bien autrement grave que je venais porter à votre connaissance.

MADELEINE.

Quel est cet agent?

JAVERT.

Moi.

MADELEINE.

Vous! Et quel est ce magistrat?

JAVERT.

Vous, monsieur le maire.

MADELEINE.

Que dites-vous là, Javert? Vous m'avez manqué de respect, à moi? Quand donc ?

JAVERT.

Il y a trop longtemps déjà. Monsieur, je viens vous prier de vouloir bien provoquer ma destitution d'inspecteur de police. J'aurais pu donner ma démission; mais donner sa démission, c'est honorable. Il faut que je sois chassé.

MADELEINE.

Je ne comprends pas.

JAVERT.

Vous allez comprendre. Monsieur le maire, je ne vous ai jamais aimé. Depuis que je suis ici, je vous avais toujours vu prendre parti pour ceux qui ont failli, faire relâcher des détenus pour dettes, envoyer des secours dans les prisons, à ceux-ci, à ceux-là, vous porter caution pour les petits vagabonds de la rue, que sais-je? Tout à l'heure encore avec cette femme! Monsieur le maire, la bonté qui consiste à donner raison à celui qui est en bas contre celui qui est en haut, c'est la mauvaise bonté. Vous êtes bon de cette bonté-là. Moi je suis juste. Je ne vous aime pas.

MADELEINE.

C'est votre droit.

JAVERT.

Oh! sans doute, si je m'étais contenté de ne pas vous aimer! — Monsieur le maire, je vous ai dénoncé.

MADELEINE.

Dénoncé!

JAVERT.

A Paris.

MADELEINE.

Comme maire ayant empiété sur la police?

JAVERT.

Comme ancien forçat. (Un silence.) Je le croyais. Une ressemblance frappante. Votre force physique. Cette charrette soulevée. Est-ce que je sais, moi! des bêtises! Mais, enfin, je vous prenais pour un nommé Jean Valjean.

MADELEINE.

Un nommé?

JAVERT.

Jean Valjean. J'avais vu ce Jean Valjean en allant chez mon père qui était garde-chiourme à Toulon. A sa sortie du bagne, il a encore volé. Un petit Savoyard. Depuis huit ans on le cherchait. Moi, je m'étais figuré... Enfin, j'ai fait cette chose. Ma haine m'a décidé, — et je vous ai dénoncé.

MADELEINE.

Et que vous a-t-on répondu?

JAVERT.

Que j'étais fou.

MADELEINE.

Eh bien?

JAVERT.

Eh bien, on avait raison.

MADELEINE.

Vous le reconnaissez?

JAVERT.

Il le faut bien.

MADELEINE.

Ah!

JAVERT.

Monsieur le maire, vous ressemblez, trait pour trait, à un individu nommé Champmathieu qui a été arrêté dernièrement pour un vol de pommes — et qui vient d'être reconnu pour Jean Valjean par les condamnés à vie Boulatruelle, Brevet et Cochepaille. C'est en ce moment-là même que j'envoyais ma dénonciation. On me répond que Jean Valjean est à Arras au pouvoir de la justice, on me fait venir, on m'amène le Champmathieu...

MADELEINE.

Eh bien?

JAVERT.

Monsieur le maire, la vérité est la vérité. J'en suis fâché, mais c'est cet homme-là qui est Jean Valjean. Moi aussi je l'ai reconnu.

MADELEINE.

Vous êtes sûr?

JAVERT, avec un rire douloureux.

Oh! sûr! Et même, depuis que j'ai vu le vrai Jean Valjean, je ne comprends pas comment j'ai pu croire autre chose. Je vous demande pardon, monsieur.

MADELEINE.

Et que dit cet homme?

JAVERT.

Ah! dame! l'affaire est mauvaise, il y a récidive. Ce n'est plus la police correctionnelle, c'est la cour d'assises, les galères à perpétuité. C'est porté aux assises d'Arras. Je suis cité comme témoin.

MADELEINE.

Et quand partez-vous?

JAVERT.

Cette nuit; cela se juge demain.

MADELEINE.

Et combien de temps durera l'affaire?

JAVERT.

Un jour, tout au plus; l'arrêt sera prononcé demain dans la nuit. Mais je n'attendrai pas l'arrêt; sitôt ma déclaration faite, je reviendrai ici et vous pourrez me faire remplacer tout de suite. Monsieur le maire, le bien du service veut un exemple. Je demande simplement la destitution de l'inspecteur Javert. (Il salue et sort.)

SCÈNE IV.

MADELEINE, seul. Il vient tomber accablé sur une chaise.

Ah! est-ce possible? ah! mon Dieu! Où en suis-je? Est-il bien vrai que ce Javert m'a parlé ainsi? Un homme qui me ressemblerait à ce point! Ce qui m'arrive là est inouï. Quand je pense qu'hier j'étais si tranquille! Que faire? (Il se lève et marche à grands pas.) Aller à Arras, tout de suite, cette nuit, et me dénoncer? Oui, c'est cela. Tout de suite. J'ai le temps : c'est cela. Jean Valjean, te voilà devant la grande épreuve, entre ton salut et ton devoir. Allons! faisons notre devoir, sau-

vons cet homme! (Il s'arrête.) Oh! mais, voyons, réfléchissons, pensons, pesons! Oui, la situation est inouïe, c'est vrai, mais j'en suis le maître... Oh! c'est cela qui est effrayant! (Il va à la porte et pousse le verrou.) Voyons! voyons! qu'est-ce qu'il y a dans tout ceci? Tâchons d'examiner la chose froidement. Si je me dénonce, on lâche ce Champmathieu, on me remet aux galères. Eh bien, et puis? que se passe-t-il ici? Ah! ici, il y a un pays, une ville, des ouvriers. J'ai créé tout cela. Moi de moins, tout meurt. Et cette femme qui a tant souffert, dont j'ai, sans le vouloir, causé tout le malheur! et cet enfant que j'ai promis à la mère! Si je disparais, la mère meurt, l'enfant devient ce qu'il peut: voilà ce qui se passe si je me dénonce. — Ah! je n'ai vraiment pas le droit de me dénoncer! Ce qui serait infâme, c'est cela. Non, non! je suis Madeleine, je reste Madeleine. Et s'il se trouve que quelqu'un est à cette heure Jean Valjean, qu'il s'arrange! C'est un nom de fatalité qui flotte dans la nuit; s'il s'arrête et s'abat sur une tête, tant pis pour elle! Allons! c'est dit. — Ah! cela m'a soulagé de prendre une résolution. — Finissons-en tout d'un coup avec ce hideux Jean Valjean! Il y a, dans cette chambre même, des choses qui pourraient être des preuves; que tout cela disparaisse; allons! (Il ouvre une armoire perdue dans la tenture, en tire une blouse, un bâton d'épine et un vieux havresac; puis, d'un geste brusque, et sans regarder, jette tout au feu. Cela fait, il se penche un moment vers le foyer et s'y chauffe machinalement.) Ah! la bonne chaleur! (Il se redresse, lève les yeux et aperçoit les deux flambeaux d'argent.) Tout Jean Valjean est encore là dedans. Il faut aussi détruire ces flambeaux. (Il va pour les jeter au feu, mais il s'arrête tout à coup et les replace avec terreur sur la cheminée.) Oui, c'est cela, achève! détruis ces flambeaux! anéantis ce souvenir! oublie l'homme juste! oublie tout! perds ce Champmathieu, va! c'est bien. Applaudis-toi! Voilà un homme qui ne sait ce qu'on lui veut, un innocent sur qui ton nom pèse comme un crime, qui va être condamné pour toi, qui va finir ses jours à ta place dans l'abjection et dans l'horreur! c'est bien. Sois honnête homme, toi! Reste monsieur le maire, reste honoré, enrichis la ville, nourris des indigents, élève des orphelins, sauve des mères,

vis heureux, vertueux et admiré, et pendant ce temps-là, pendant que tu seras ici dans la joie et dans la lumière, il y aura quelqu'un qui aura ta casaque rouge, qui portera ton nom dans l'ignominie et qui traînera ta chaîne au bagne! Oui, c'est bien arrangé ainsi. Ah! misérable! (Il regarde autour de lui avec épouvante.) Qui est-ce qui a crié : Misérable? (Minuit sonne. Moment de silence. Il passe sa main sur son front comme quelqu'un qui cherche à rassembler ses idées.) A quoi donc pensais-je quand minuit a sonné? Ah! oui, j'y suis, j'avais pris la résolution de me dénoncer. — Me dénoncer! (Il recule brusquement de quelques pas.) Grand Dieu! après avoir été ce que je suis, la chiourme, le carcan, la casaque rouge, la chaîne au pied, la fatigue, le cachot, le lit de camp, subir de nouveau tout cela! Être tutoyé par le garde-chiourme, recevoir le coup de bâton de l'argousin! avoir les pieds nus dans des souliers ferrés! tendre matin et soir sa jambe au marteau du gardien qui visite la manille! subir la curiosité des étrangers à qui l'on dira : Celui-là, c'est le fameux Jean Valjean qui a été maire à Montreuil! Le soir, accablé de fatigue, le bonnet vert sur les yeux, remonter deux à deux, sous le fouet du sergent, l'échelle du bagne flottant! Oh! c'est trop, mon Dieu! grâce! Oh! puisque cela est nécessaire, pourquoi faites-vous que c'est impossible?... (Il s'affaisse anéanti sur sa chaise.)

IV

L'AFFAIRE CHAMPMATHIEU

La salle des assises à Arras.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRÉSIDENT, L'AVOCAT GÉNÉRAL, L'AVOCAT DE L'ACCUSÉ, CHAMPMATHIEU, entre deux gendarmes, JAVERT, sur le banc des témoins; plus tard, BOULATRUELLE, BREVET, COCHEPAILLE.

L'AVOCAT GÉNÉRAL, achevant son réquisitoire.

... Ainsi, messieurs les jurés, cet homme, ce Champmathieu, trouvé sur la voie publique en flagrant délit de vol, nie tout, nie son crime, nie son nom, son identité. Cependant quatre témoins le reconnaissent, Javert, l'intègre inspecteur de police Javert, et trois de ses anciens compagnons d'ignominie, les forçats Boulatruelle, Brevet et Cochepaille. Vous ferez justice, messieurs les jurés. Nous réclamons l'application de la loi dans toute sa rigueur. (Il se rassied.)

JAVERT, se levant.

Monsieur le président, je ne suis plus nécessaire ici, et je dois être de retour dès demain matin à Montreuil-sur-Mer. J'ai demandé au tribunal la permission de me retirer.

LE PRÉSIDENT.

Le ministère public ou la défense ne s'oppose point au départ du témoin ? (L'avocat général et le défenseur font un signe d'acquiescement.) Inspecteur Javert, avant de quitter l'audience, vous maintenez votre déclaration ?

JAVERT.

Oui, monsieur le président. (Montrant Champmathieu.) Cet homme ne s'appelle pas Champmathieu. C'est le forçat Jean Valjean. Je l'ai vu à Toulon. Je le reconnais.

LE PRÉSIDENT.

C'est bien. Allez. (Javert salue et sort.) La défense a-t-elle quelque chose à ajouter ?

L'AVOCAT.

Je supplie le jury et la cour, si l'identité de Jean Valjean leur paraît évidente, d'avoir égard à la brièveté de l'intelligence de ce malheureux, éprouvé par de longues souffrances au bagne et hors du bagne, et de lui appliquer les peines de police qui s'adressent au condamné en rupture de ban, et non le châtiment terrible qui frappe le forçat récidiviste. (Il s'assied.)

LE PRÉSIDENT.

Accusé, levez-vous. (Champmathieu se lève.) Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

CHAMPMATHIEU.

J'ai à dire ça : que j'ai été charron à Paris. Vous n'avez qu'à demander le père Champmathieu. Après ça, je ne sais pas ce qu'on me veut.

LE PRÉSIDENT.

Accusé, dans votre intérêt, je vous interpelle une dernière fois. Êtes-vous, oui ou non, le forçat libéré Jean Valjean ?

CHAMPMATHIEU.

Je suis le père Champmathieu, quoi ! c'est clair ! Je n'ai pas volé. Il y a trois mois que je suis en prison et qu'on me mène à

droite, à gauche, et qu'on parle contre moi, et qu'on me dit : Répondez. Le gendarme, qui est bon enfant, me pousse le coude et me dit : Réponds donc. Je ne sais pas expliquer, moi, je n'ai pas fait mes études. Je suis un pauvre homme. Voilà. Pourquoi donc est-ce que le monde est après moi comme des acharnés ? (Il s'assied.)

L'AVOCAT GÉNÉRAL.

Monsieur le président, en présence des dénégations obstinées de l'accusé, nous requérons qu'il vous plaise et qu'il plaise à la cour appeler de nouveau dans cette enceinte les condamnés Boulatruelle, Brevet et Cochepaille, et les interpeller une dernière fois sur l'identité de l'accusé avec le forçat Jean Valjean.

LE PRÉSIDENT.

Huissier, faites rentrer les témoins. (Entrent Boulatruelle, Brevet et Cochepaille conduits par des gendarmes.) Témoins, vous avez subi tous trois une condamnation infamante. Cependant il peut rester en vous un sentiment d'équité. Réfléchissez donc avant de me répondre, et considérez cet homme qu'un mot de vous peut encore perdre ou sauver. Accusé, levez-vous. (Champmathieu se lève.) Boulatruelle, persistez-vous à reconnaître cet homme pour votre ancien camarade Jean Valjean ?

BOULATRUELLE.

Oui, monsieur le président; c'est moi qui l'ai reconnu le premier, et je persiste. Il est entré à Toulon en 1796, et sorti en 1815. Je le reconnais.

LE PRÉSIDENT.

Et vous, Brevet ?

BREVET.

Si je le reconnais! Nous avons été cinq ans attachés à la même chaîne.

LE PRÉSIDENT.

Et vous, Cochepaille ?

COCHEPAILLE.

Oui, monsieur le président. C'est lui.

LE PRÉSIDENT.

Il suffit. Je vais clore les débats.

MADELEINE, sortant de la foule.

Boulatruelle, Brevet, Cochepaille, regardez de ce côté-ci !

PLUSIEURS VOIX.

M. Madeleine !

SCÈNE II.

Les Mêmes, MADELEINE.

MADELEINE, s'avançant.

Vous ne me reconnaissez pas ?... (Les trois forçats font un signe de tête négatif et stupéfait.) Eh bien ! je vous reconnais, moi ! Boulatruelle, vous rappelez-vous ?... (Après avoir hésité, se reprenant.) Te rappelles-tu la lime que nous avons cachée ensemble, le matin de notre première évasion, sous la troisième dalle du chemin de ronde ?

BOULATRUELLE.

Hein ?

MADELEINE.

Brevet, tu as toute l'épaule droite brûlée profondément, parce que tu t'es couché un jour sur un réchaud plein de braise, pour effacer les trois lettres T. F. P. qu'on y voit toujours, cependant. Réponds, est-ce vrai ?

BREVET.

C'est vrai.

MADELEINE.

Cochepaille, tu as au bras gauche cette date gravée en lettres bleues avec de la poudre brûlée, 1er mars 1815. Relève ta manche.

COCHEPAILLE, soulevant sa manche.

Voilà !

CRI GÉNÉRAL.

Ah !...

MADELEINE.

Messieurs les jurés, faites relâcher l'accusé. Monsieur le président, faites-moi arrêter. L'homme que vous cherchez, ce n'est pas lui, c'est moi. Je suis Jean Valjean.

V

LA SŒUR SIMPLICE.

Une chambre de l'infirmerie. — Au fond à droite, la porte de la cellule de Simplice. — A gauche, une fenêtre donnant sur les toits. — Au premier plan, du même côté, la porte d'entrée, faisant face à la chaise longue où est couchée Fantine. — C'est le soir.

SCÈNE PREMIÈRE.

FANTINE, couchée sur une chaise longue ; SIMPLICE, LE MÉDECIN.

SIMPLICE, à Fantine.

Comment vous trouvez-vous?

FANTINE.

Bien. Je voudrais voir M. Madeleine. (Elle tousse.)

SIMPLICE, bas au médecin.

Elle ne m'a dit que cela depuis quarante-huit heures, et qu'est-ce que vous voulez que je lui réponde ?

LE MÉDECIN, bas.

Elle est très-mal. Mais enfin, où est-il donc, M. Madeleine? où est-il donc ?

SIMPLICE, bas.

On ne sait que de tout à l'heure qu'il a quitté la ville hier au petit jour, sans dire où il allait.

FANTINE, brusquement, en se dressant sur son séant.

Vous parlez là de M. Madeleine! pourquoi parlez-vous tout bas? qu'est-ce qu'il fait? pourquoi ne vient-il pas? Répondez donc.

SIMPLICE.

Mon enfant, tenez-vous tranquille.

FANTINE.

Il ne viendra pas? Pourquoi cela? Sœur Simplice, vous savez la raison, dites-la-moi.

LE MÉDECIN, bas à Simplice.

Répondez qu'il est occupé à la fabrique.

SIMPLICE, refuse de la tête, et, après avoir hésité.

M. le maire est parti depuis hier matin.

FANTINE, avec une explosion de joie.

Parti! — Il est allé chercher Cosette!

SIMPLICE.

Que dit-elle?

FANTINE.

Sœur Simplice, je veux bien me recoucher, je vais faire tout ce qu'on voudra; tout à l'heure j'ai été méchante, je vous demande pardon d'avoir parlé si haut, c'est très-mal de parler haut, je le sais bien, ma bonne sœur, mais, voyez-vous, je suis très-contente. Le bon Dieu est bon, M. Madeleine est bon; figurez-vous qu'il est allé chercher ma petite Cosette à Montfermeil.

SIMPLICE.

Mon enfant, tâchez de reposer maintenant, et ne parlez plus.

FANTINE.

Les Thénardier n'auront rien à dire, pas vrai? Puisqu'ils sont payés. Je suis extrêmement heureuse. Je vais très-bien. Je n'ai plus mal du tout. Je vais revoir Cosette. J'ai même très-faim. Oh ! comme il est bon d'être parti, M. Madeleine !

SIMPLICE.

Eh bien, vous voilà heureuse, obéissez-moi, ne parlez plus.

FANTINE.

Oui, sois sage, puisque tu vas avoir ton enfant. Elle a raison, sœur Simplice. Tous ceux qui sont ici ont raison. Monsieur le médecin, n'est-ce pas? on me laissera la coucher, à côté de moi, dans un petit lit? C'est que, voyez-vous, le matin, quand elle s'éveillera, je lui dirai bonjour, à ce pauvre chat, et, la nuit, moi qui ne dors pas, je l'entendrai dormir. Sa petite respiration si douce, cela me fera du bien.

LE MÉDECIN.

Donnez-moi votre main. (Il prend la main de Fantine et hoche la tête.)

FANTINE.

Ah! tiens! au fait, c'est vrai, vous ne savez pas! c'est que je suis guérie. Cosette va arriver.

Elle chante :

Nous achèterons de bien belles choses,
En nous promenant le long des faubourgs.

Lavez cette toile. — Où? — Dans la rivière.
Faites-en, sans rien gâter ni salir,
Une belle jupe avec sa brassière
Que je veux broder et de fleurs emplir.
— Votre enfant est mort, madame, qu'en faire ?
— Faites-en un drap pour m'ensevelir.

Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,
Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours !

Sa voix va s'affaiblissant; elle s'assoupit.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADELEINE.

SIMPLICE.

Ah! enfin, c'est vous, monsieur Madeleine! Oh! comme on était inquiet de vous!

MADELEINE.

Pardon, ma sœur, je suis peut-être pressé... Oui, dans le premier moment de saisissement, on m'a laissé partir du lieu où j'étais, mais je ne suis pas libre pour longtemps, bien sûr. — Comment va cette pauvre femme?

LE MÉDECIN.

Oh! bien mal. En ce moment, elle est assoupie.

SIMPLICE.

Elle croit que monsieur le maire est allé lui chercher son enfant. Est-ce vrai?

MADELEINE.

Non.

SIMPLICE.

Alors, vous n'arrivez pas de Montfermeil ?

MADELEINE.

J'arrive d'Arras. J'étais entre deux devoirs, l'un terrible et l'autre doux... Je n'ai pas dû commencer par celui qui était doux.

LE MÉDECIN.

De sorte que l'enfant de cette pauvre femme?...

MADELEINE.

Elle l'aura, mais il faut au moins deux jours.

LE MÉDECIN.

Oh ! bien tard ! Quand elle va se réveiller, que dire ?

SIMPLICE.

Que monsieur Madeleine ne se montre pas, on pourra lui

faire prendre patience, et il n'y aurait pas de mensonge à faire.

MADELEINE.

Non, sœur Simplice, il faut que je la voie. Je vous ai dit que j'étais pressé ! (Il s'approche de Fantine et lui prend la main.)

FANTINE s'éveille, et, paisible, avec un sourire.

Et Cosette ?

SIMPLICE.

Mon Dieu !

FANTINE.

Monsieur Madeleine, je savais que vous étiez là, je dormais, mais je vous voyais. Il y a longtemps que je vous vois, je vous ai suivi des yeux toute la nuit. Vous étiez dans une gloire et vous aviez autour de vous toutes sortes de figures célestes... Mais dites-moi donc où est Cosette ? Pourquoi ne l'avoir pas mise sur mon lit pour le moment où je m'éveillerais ?

LE MÉDECIN.

Voyons, calmez-vous. Votre enfant est là.

FANTINE.

Oh ! apportez-la-moi !

LE MÉDECIN.

Pas encore. Vous avez un reste de fièvre. La vue de votre enfant vous agiterait.

FANTINE.

Mais je suis guérie ! Je vous dis que je suis guérie ! Ah çà ! je veux voir mon enfant, moi !

LE MÉDECIN.

Vous voyez comme vous vous emportez. Tant que vous serez ainsi, je m'opposerai à ce que vous ayez votre enfant.

FANTINE.

Monsieur le médecin, je vous demande pardon. Je vous demande vraiment bien pardon. J'attendrai tant que vous voudrez.

mais je vous jure que cela ne m'aurait pas fait mal, de voir ma fille. Savez-vous ? on me l'apporterait maintenant que je me mettrais à lui parler doucement. Puisqu'on est allé me la chercher exprès à Montfermeil! Je ne suis pas en colère. Quand monsieur le médecin voudra, il m'apportera ma Cosette. Monsieur Madeleine, n'est-ce pas qu'elle est belle, ma fille? Est-ce qu'on ne pourrait pas l'amener, rien qu'un petit moment? On la remporterait tout de suite après. Dites, vous qui êtes le maître, si vous vouliez!

MADELEINE.

Cosette est belle, Cosette se porte bien, vous la verrez bientôt, mais apaisez-vous. (Le médecin écrit une ordonnance et sort.)

FANTINE.

Comme nous allons être heureuses! Elle doit savoir ses lettres, maintenant. Je la ferai épeler. Et puis, elle fera sa première communion. Elle a sept ans. Dans cinq ans. Elle aura un voile blanc, des bas à jour, elle aura l'air d'une petite femme. O ma bonne sœur Simplice, vous ne savez pas comme je suis bête, voilà que je pense à la première communion de ma fille! (Elle s'interrompt brusquement, se dresse toute droite et regarde la porte avec terreur.) Ah!

SCÈNE III.

LES MÊMES, JAVERT.

FANTINE.

Monsieur Madeleine, sauvez-moi!

JEAN VALJEAN, se levant, calme.

Soyez tranquille! ce n'est pas pour vous qu'il vient. (A Javert.) Je sais ce que vous voulez.

JAVERT.

Allons! vite!

SIMPLICE.

Monsieur Madeleine!

JAVERT.

Sœur Simplice, vous qui n'avez jamais su dire que la vérité, ne l'appelez pas de ce nom-là : c'est un faux nom! (A Madeleine.) Un mandat d'amener, de M. le procureur du tribunal d'Arras, vient de m'arriver à l'instant. M'a-t-on entendu?

JEAN VALJEAN.

Javert...

JAVERT.

On m'appelle monsieur l'inspecteur.

JEAN VALJEAN, bas.

Monsieur, un mot, une prière.

JAVERT.

Tout haut! on me parle tout haut, à moi!

JEAN VALJEAN, bas.

Qu'on m'accorde deux jours. Deux jours par grâce! Deux jours pour aller chercher à Montfermeil l'enfant de cette malheureuse femme. Je payerai ce qu'il faudra. Vous m'accompagnerez si vous voulez. Deux jours!

JAVERT, haut, ricanant.

Ah çà! c'est pour rire! Deux jours de liberté, soi-disant pour aller chercher l'enfant de cette fille! Ah! ah! c'est bon!

FANTINE, se dressant éperdue.

Mon enfant! aller chercher mon enfant! elle n'est donc pas ici! Ma sœur, répondez-moi, où est Cosette? je veux mon enant! Monsieur Madeleine!

JAVERT, empoignant Jean Valjean.

Encore une fois, il n'y a pas de monsieur Madeleine! Il y a un voleur, il y a un brigand, il y a un forçat appelé Jean Val-

jean ! Je l'avais deviné, pardieu ! et je le tiens maintenant, voilà ce qu'il y a !

FANTINE, avec un cri rauque.

Ah !... (Elle étend convulsivement les mains ; sa tête se penche sur sa poitrine ; elle meurt.)

SIMPLICE, tombant à genoux.

Miséricorde !

JEAN VALJEAN, se dégageant de l'étreinte de Javert, ouvre et rabat sa main, comme il eût fait de celle d'un enfant.

Vous avez tué cette femme.

JAVERT, étonné.

Finirons-nous ? La garde est en bas.

JEAN VALJEAN, terrible.

Je ne vous conseille pas de me déranger en ce moment.

JAVERT, riant, mais subjugué.

Qu'est-ce que c'est ?

JEAN VALJEAN.

J'ai à parler à cette morte. Attendez-moi là, dehors. Il ne convient pas que votre regard soit sur ce que j'ai à dire et à faire ici.

SIMPLICE, tremblante et suppliante.

Le mien non plus, monsieur Javert ! (Elle entre dans la cellule du fond.)

JAVERT, regardant autour de lui.

La chambre de sœur Simplice... pas d'issue par là ! (Allant ouvrir la fenêtre.) Quarante pieds de haut. Je vous donne deux minutes.

JEAN VALJEAN, la main étendue vers la porte.

Allez ! (Javert sort.)

SCÈNE IV.

JEAN VALJEAN, FANTINE, morte.

JEAN VALJEAN, s'agenouille près de Fantine et lui prend la main.

Fantine! vous êtes venue trop tard, vous êtes partie trop vite. C'est égal, Fantine! je vous promets, — entendez-vous, — d'aller chercher Cosette, je vous promets que votre enfant sera heureuse, je vous promets... Vous verrez! (Il se relève et appelle.) Sœur Simplice!

SCÈNE V.

JEAN VALJEAN, SIMPLICE, qui reste sur le seuil de sa cellule, un flambeau à la main.

JEAN VALJEAN, écrivant rapidement quelques mots.

Ma sœur, je vous prie de veiller sur tout ce que je laisse ici : on prendra là-dessus les frais de mon procès et l'enterrement de cette pauvre femme; le reste sera aux pauvres. (Il lui remet le pli.)

SIMPLICE, immobile.

Où allez-vous?

JEAN VALJEAN.

Me livrer.

SIMPLICE.

Oh! impossible! (Elle pousse vivement Jean Valjean dans l'angle que fait en s'ouvrant la porte de gauche. Rentre Javert.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JAVERT.

JAVERT.

Eh bien?... (Il jette un regard dans la chambre.) Ah! il n'y est plus! — Sœur Simplice! sœur Simplice! vous êtes celle qui n'a menti de sa vie. Dites, dites, il n'est plus ici?

SIMPLICE.

Non.

JAVERT.

Échappé! Par où?... (Montrant la fenêtre ouverte.) Ah! par là?

SIMPLICE.

Oui.

JAVERT.

Par les toits! J'en avais l'idée! — A moi! (Il s'élance dehors en criant :) A moi!

JEAN VALJEAN, pliant le genou devant Simplice.

O sainte femme, que ce mensonge vous soit compté dans le paradis!

VI

COSETTE.

Un bois près de Montfermeil ; nuit profonde; à gauche une source dans le rocher. Entre Jean Valjean. Il porte une pioche et un paquet cacheté.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN VALJEAN, seul.

Ces grands bois, la nuit, c'est effrayant, mais c'est religieux. Je vous sens près de moi, Fantine ; je sens, depuis l'autre soir, que vous me menez, invisible. Javert est sur mes traces, je dois à peine avoir sur lui quelque avance, et, devant cette furieuse poursuite, je vais, j'agis, je fuis avec un calme étrange, avec une lucidité qui n'est pas de moi. — Oh! cependant, Fantine, nous avons pu aller de Montreuil-sur-Mer à Paris, nous avons pu retirer de chez le banquier cet argent qui est maintenant à Cosette, nous avons pu revenir de Paris ici à Montfermeil... Mais cacher l'argent, retrouver et emmener Cosette, mettre à l'abri l'orpheline et son misérable tuteur, pourrons-nous encore tout cela, Fantine? le pourrons-nous? — Allons! montrez-moi toujours où je dois cacher la fortune de l'enfant. (Il sort par la droite. Arrive, en courant, par la gauche Cosette effarée, portant un grand seau.)

SCÈNE II.

COSETTE, seule.

Madame Thénardier ne devrait pas m'envoyer chercher de l'eau à la source, quand c'est la nuit. Le jour, oui; mais pas la nuit. — Oh! là, dans les arbres, il y a quelqu'un de tout blanc qui me regarde! Oh! (Elle pose le seau à terre.) Comme j'ai donc froid! — La source?... ah! j'y suis. — Oh! mon Dieu! il faut que je me dépêche, je serais battue, allons! (Elle plonge le seau dans la source, et le retire avec effort.) Dieu! que c'est lourd! (Elle fait deux ou trois pas, et le laisse retomber.) Oh! c'est trop lourd! (Elle essaye encore.) Je ne peux pas! Mon Dieu! mon Dieu! (Jean Valjean, qui a reparu depuis quelques instants, s'avance vers Cosette et saisit l'anse du seau.)

SCÈNE III.

JEAN VALJEAN, COSETTE.

JEAN VALJEAN.

Mon enfant, c'est bien lourd, ce que vous portez là.

COSETTE.

Oh! oui, monsieur.

JEAN VALJEAN.

Donnez, je vais vous le porter. (Cosette lâche le seau.) Petite, quel âge as-tu?

COSETTE.

Sept ans, monsieur.

JEAN VALJEAN.

Est-ce loin où tu vas?

COSETTE.

A Montfermeil, si vous connaissez. A un bon quart d'heure d'ici.

JEAN VALJEAN.

Tu n'as donc pas de mère?

COSETTE.

Je ne sais pas, je ne crois pas. Les autres en ont. Moi je n'en ai pas. Je crois que je n'en ai jamais eu.

JEAN VALJEAN, pose le seau, se penche, et met ses deux mains sur les épaules de Cosette, faisant effort pour voir son visage dans l'obscurité.

Comment t'appelles-tu ?

COSETTE.

Cosette.

JEAN VALJEAN, tressaillant.

Oh ! — Qui est-ce donc qui t'a envoyée à cette heure chercher de l'eau dans le bois?

COSETTE.

C'est madame Thénardier.

JEAN VALJEAN.

Qu'est-ce qu'elle fait, ta madame Thénardier ?

COSETTE.

C'est ma bourgeoise. Elle tient l'auberge

JEAN VALJEAN.

Est-ce qu'il n'y a pas de servante chez madame Thénardier ?

COSETTE.

Non, monsieur.

JEAN VALJEAN.

Est-ce que tu es seule?

COSETTE.

Oui, monsieur. C'est-à-dire, il y a une autre petite fille, Ponine.

JEAN VALJEAN.

Qu'est-ce que c'est que Ponine ?

COSETTE.

C'est la demoiselle de madame Thénardier, comme qui dirait sa fille.

JEAN VALJEAN.

Et que fait-elle, celle-là?

COSETTE.

Oh! elle a de belles poupées, des choses où il y a de l'or, tout plein d'affaires. Elle joue, elle s'amuse.

JEAN VALJEAN.

Toute la journée?

COSETTE.

Oui, monsieur.

JEAN VALJEAN.

Et toi?

COSETTE.

Moi, je travaille.

JEAN VALJEAN.

Toute la journée ?

COSETTE.

Oui, monsieur.

JEAN VALJEAN, à lui-même.

Oh! l'emmener, l'emporter tout de suite? Je le peux, il le faudrait peut-être ? Non! je ne le dois pas. (Haut.) Tu dis donc qu'elle tient une auberge, madame Thénardier ?

COSETTE.

Oui.

JEAN VALJEAN.

Eh bien, je vais y aller souper. Peux-tu m'y conduire?

COSETTE.

Oui, monsieur.

JEAN VALJEAN.

Allons. (Il reprend le seau. Ils sortent.)

VII

THÉNARDIER A LA MANŒUVRE.

Une salle d'auberge. — Portes au fond et à droite. — Tables, bouteilles et verres

---

SCÈNE PREMIÈRE.

LA THÉNARDIER, THÉNARDIER, CLAQUESOUS, MONTPARNASSE, buvant.

LA THÉNARDIER.

Dieu merci, la petite gueuse y met le temps ! elle se sera amusée, la drôlesse ! — Et puis cette mère qui ne paye plus! Dis donc, Thénardier, tu sais que je flanque Cosette à la porte demain.

THÉNARDIER.

Demain il n'y aura plus de porte!

MONTPARNASSE.

Ou du moins la clef sera dessous.

LA THÉNARDIER.

Ah! quel malheur! si vous saviez, monsieur Montparnasse, monsieur Claquesous! pour un méchant billet de quinze cents francs!

THÉNARDIER.

Montfermeil boit mal.

CLAQUESOUS.

Et toi, mon vieux, tu bois trop.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JEAN VALJEAN, COSETTE.

Ils restent un moment en dehors de la porte ouverte.

COSETTE, bas.

Monsieur?

JEAN VALJEAN.

Quoi, mon enfant?

COSETTE.

Voulez-vous me laisser reprendre le seau à présent?

JEAN VALJEAN.

Pourquoi?

COSETTE.

C'est que, si madame voit qu'on me l'a porté, elle me battra. (Jean Valjean lui rend le seau, ils entrent.)

LA THÉNARDIER, apercevant Cosette.

Ah! te voilà, toi!

COSETTE.

Madame, voilà un monsieur qui vient souper.

LA THÉNARDIER, guignant Jean Valjean.

C'est monsieur?

JEAN VALJEAN,

Oui, madame.

LA THÉNARDIER.

Souper et coucher?

JEAN VALJEAN.

Souper.

LA THÉNARDIER.

Qu'est-ce que vous voulez manger?

JEAN VALJEAN.

Du pain et du fromage.

THÉNARDIER, à Claquesous et à Montparnasse.

Un gueux. Rien à faire. (La Thénardier sert Jean Valjean. Cosette a pris un tricot et est allée se blottir au pied de la table, près de Jean Valjean. — Entre Éponine enrubannée et pimpante.)

LA THÉNARDIER, allant à elle avec amour.

Est-elle fagotée! (Elle attire Éponine sur ses genoux et lui lisse ses cheveux.)

COSETTE, à elle-même.

Comme elle est jolie, Ponine!

LA THÉNARDIER, à Cosette.

Hein? c'est comme ça que tu travailles? Je vas te faire travailler, moi, attends un peu! (Elle détache un martinet suspendu au mur.)

JEAN VALJEAN, lui arrêtant le bras.

Qu'est-ce qu'elle fait donc là, cette enfant?

LA THÉNARDIER.

Des bas, s'il vous plaît, pour ma petite fille qui n'en a pas, autant dire, et qui va tout à l'heure pieds nus.

JEAN VALJEAN.

Quand aura-t-elle fini cette paire de bas?

LA THÉNARDIER.

Elle en a encore au moins pour trois ou quatre grands jours, la paresseuse!

JEAN VALJEAN.

Et combien peut valoir cette paire de bas?

LA THÉNARDIER.

Au moins trente sous.

JEAN VALJEAN.

J'achète cette paire de bas.

THÉNARDIER, à demi-voix à Claquesous et à Montparnasse.

Hein ?

JEAN VALJEAN, posant une pièce de cinq francs sur la table.

Et je la paye. (A Cosette.) Maintenant ton temps est à moi. Cesse de travailler, mon enfant.

CLAQUESOUS, s'approchant de la table et examinant la pièce de cinq francs.

Une roue de derrière!

MONTPARNASSE.

Et pas fausse !

THÉNARDIER.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? (Il empoche la pièce.)

COSETTE.

Madame, est-ce que c'est vrai ? est-ce que je peux jouer ?

LA THÉNARDIER, d'une voix terrible.

Joue !

COSETTE.

Merci, madame. (Elle prend des chiffons, et se met à jouer.)

THÉNARDIER, bas à Montparnasse.

J'ai vu des millionnaires qui avaient des redingotes comme ça. (Thénardier prend une plume et du papier, et se met à écrire.)

LA THÉNARDIER, bas.

Mon mari a raison. C'est peut-être monsieur Laffitte. Il y a des riches si farces !

THÉNARDIER, à sa femme.

Tiens, flanque-lui une serviette, une nappe, du vin et une bougie. (Il lui remet un papier.) Et tu lui glisseras ceci en douceur,

LA THÉNARDIER, *mettant une nappe devant Jean Valjean.*

Voyez-vous, monsieur, je veux bien que l'enfant joue. Mais ça n'a rien. Il faut que ça travaille.

JEAN VALJEAN.

Elle n'est donc pas à vous, cette enfant?

LA THÉNARDIER.

Oh! mon Dieu, non, monsieur. C'est une petite pauvre que nous avons recueillie comme ça, par charité; la mère nous doit cent francs, et nous avons tant de charges! Rien que des dettes! Et puis j'ai ma fille à moi et un autre mioche, un garçon, qui piaille, là, à côté, dans son berceau. Je n'ai pas besoin de nourrir l'enfant des autres.

JEAN VALJEAN.

De sorte que si l'on vous en débarrassait?...

LA THÉNARDIER.

De qui? de la Cosette?

JEAN VALJEAN.

Oui.

LA THÉNARDIER.

Et les cent francs qu'on nous doit?

JEAN VALJEAN.

On vous les payerait.

LA THÉNARDIER.

Ah! alors, monsieur, mon bon monsieur, prenez-la, gardez-la, sucrez-la, truffez-la, mangez-la, et soyez béni de la bonne Vierge et de tous les saints du paradis!

JEAN VALJEAN.

C'est dit.

LA THÉNARDIER.

Vrai? vous l'emmenez?

JEAN VALJEAN.

Je l'emmène.

LA THÉNARDIER.

Tout de suite?

JEAN VALJEAN.

Tout de suite.

LA THÉNARDIER.

Cosette!

JEAN VALJEAN.

Prends ceci, mon enfant, et va t'habiller. (Il donne à Cosette un paquet.)

COSETTE.

Oh! oui! (Elle sort.)

JEAN VALJEAN.

Qu'est-ce que je vous dois?

LA THÉNARDIER.

Ah! oui, au fait! (Elle tire de sa poche le papier que lui a donné son mari. — A elle-même, et avec hésitation.) Douze francs! (A Jean Valjean.) Douze francs. Dame, oui, monsieur, c'est douze francs.

JEAN VALJEAN, posant trois pièces de cinq francs sur la table.

Soit.

THÉNARDIER, qui a tout entendu, s'avançant.

Monsieur doit six sous.

LA THÉNARDIER.

Hein?

THÉNARDIER.

Deux sous de pain et quatre sous de fromage. Quant à la petite, j'ai besoin d'en causer un peu avec monsieur. (Bas à sa femme, à Claquesous et à Montparnasse.) Laissez-moi, il faut que je sache ce qu'il y a sous cette redingote-là!

JEAN VALJEAN, à lui-même.

Ah! c'est terrible, ce retard! Pauvre Cosette! pauvre trésor! tu vas me coûter cher peut-être! (Sortent par la gauche la Thénardier, Éponine, Claquesous et Montparnasse.)

SCÈNE III.

JEAN VALJEAN, THÉNARDIER, puis COSETTE.

THÉNARDIER.

Monsieur, tenez! je vais vous dire; c'est que je l'adore, moi, cette enfant.

JEAN VALJEAN.

Quelle enfant?

THÉNARDIER.

Comme c'est drôle! on s'attache. Qu'est-ce que c'est que cet argent-là?.... Reprenez-donc vos pièces de cent sous.... C'est une enfant que j'adore!

JEAN VALJEAN.

Ah!

THÉNARDIER.

Vous voulez nous l'emmener? Eh bien! là, franchement, je ne peux pas y consentir. C'est vrai qu'elle nous coûte les yeux de la tête et que nous ne sommes pas riches; mais, voyez-vous, c'est comme notre enfant! On ne donne pas son enfant comme ça à un passant. — Après ça, je ne dis pas, vous êtes riche, si c'était pour son bonheur! Une supposition que je la laisserais aller, que je me sacrifierais, je voudrais savoir où elle va, pour l'aller voir de temps en temps. Je ne sais pas même votre nom. Il faudrait au moins voir quelque méchant chiffon de papier, un bout de passe-port, quoi!

JEAN VALJEAN.

Monsieur Thénardier, on n'a pas un passe-port pour venir à cinq lieues de Paris. Si j'emmène Cosette, je l'emmènerai, voilà tout. Vous ne saurez pas mon nom, vous ne saurez pas ma demeure, vous ne saurez pas où elle sera, et mon intention est qu'elle ne vous revoie de sa vie. Je casse le fil qu'elle a au pied, et elle s'en va. Cela vous convient-il? oui ou non?

THÉNARDIER, brusquement.

Monsieur, il me faut quinze cents francs.

JEAN VALJEAN.

Monsieur Thénardier, tout dans cette affaire doit être parfaitement régulier et consenti de part et d'autre. C'est pour cela que je suis ici. Je n'ai jamais eu l'intention d'emmener Cosette qu'après vous avoir payé ce qu'on vous doit. On vous doit cent francs, vous en demandez quinze cents, les voici. (Il tire un portefeuille, l'ouvre, et pose trois billets de banque sur la table.)

THÉNARDIER, étendant les mains vers les billets.

Fichtre !

JEAN VALJEAN, l'arrêtant.

Pardon ! j'ai préparé un reçu en règle par lequel vous reconnaissez avoir été intégralement soldé et n'avoir plus aucune réclamation à faire, de quelque nature que ce soit, ni pour le passé, ni pour l'avenir, en ce qui concerne Cosette. Veuillez le signer. (Thénardier hésite un instant, signe et prend les billets.) Maintenant, appelez Cosette.

THÉNARDIER, appelant.

Cosette ! (Rentre Cosette tout en noir. — Jean Valjean la prend par la main et se dirige vers la porte. Thénardier lui barre le passage.) Pardon, excuse, monsieur ; mais je réfléchis à une chose, c'est que je n'ai pas le droit de vous donner Cosette.

JEAN VALJEAN.

Ah !

THÉNARDIER.

Je suis un honnête homme; cette petite n'est pas à moi, elle est à sa mère, c'est sa mère qui me l'a confiée. Je ne puis la remettre qu'à sa mère ou à une personne qui m'apporterait un écrit signé de sa mère, comme quoi je dois remettre l'enfant à cette personne-là. C'est clair.

JEAN VALJEAN.

C'est juste. (Il rouvre son portefeuille.)

THÉNARDIER, à part.

Il va me corrompre, tenons-nous! (Haut.) Monsieur, cette fois, je me contenterai de mille écus.

JEAN VALJEAN, tirant un papier de son portefeuille.

Lisez. (Il lit.) « Monsieur Thénardier, vous remettrez Cosette « à la personne. On vous payera. *Signé*, FANTINE. » Vous connaissez cette signature? Voyez, elle est légalisée.

THÉNARDIER, stupéfait.

Mais...

JEAN VALJEAN.

Maintenant, je vous ai payé, je vous ai justifié de mon droit, et vous n'avez plus rien à prétendre. Adieu.

THÉNARDIER.

Cependant...

JEAN VALJEAN, le regardant sévèrement.

Viens, Cosette. (Il prend Cosette par la main et sort avec elle.)

SCÈNE IV.

THÉNARDIER, LA THÉNARDIER, CLAQUESOUS, MONTPARNASSE.

LA THÉNARDIER.

Eh ben ! qu'est-ce que tu en as tiré ?

THÉNARDIER.

Mes quinze cents francs.

LA THÉNARDIER.

Que ça ?

CLAQUESOUS.

C'est médiocre.

MONTPARNASSE.

C'est mélancolique.

THÉNARDIER.

Au fait, vous avez raison, je suis un imbécile. Cet homme est évidemment un million en redingote. Il a d'abord donné cinq francs, puis douze francs, puis quinze cents francs, il en donnera quinze mille ! Je vais le rattraper. (Il va pour sortir.)

SCÈNE V.

Les Mêmes, JAVERT.

JAVERT, sur le seuil.

Au nom de la loi ! (Tous s'arrêtent.) Un homme a dû venir ici, ce soir, tout à l'heure, pour réclamer un enfant ?

THÉNARDIER.

Oui : il vient de partir.

UN AGENT, entrant par la droite, à Javert.

Personne dans la maison.

JAVERT.

Oh ! je l'aurai ! je l'aurai ! (A l'agent.) Tout votre monde sur Paris ! (Il sort en hâte avec l'agent.)

THÉNARDIER.

On ne savait pas s'il était riche ou s'il était pauvre ; il était les deux, c'était un voleur !

VIII

LE PETIT-PICPUS[1]

Un carrefour désert où aboutissent, en angle, deux longues ruelles irrégulières bordées de murs. — Au fond, pan coupé formé par une maison abandonnée avec des fenêtres grillées et une ancienne porte cochère condamnée. — A droite et à gauche, grandes murailles à pic. Celle de gauche, haute de quinze pieds, fait d'abord l'angle saillant de la rue de gauche, puis un autre angle, rentrant, en forme de Z retourné; dans l'encoignure un massif de maçonnerie triangulaire. Un réverbère non allumé, dont la corde traverse le carrefour. La nuit. Clair de lune.

JEAN VALJEAN, il porte COSETTE.

JEAN VALJEAN.

Toutes ces ruelles du faubourg Saint-Antoine, un labyrinthe! Tant mieux! ils ont fini par m'y perdre. — Oh! l'inflexible Javert! l'horrible chasse! Ce n'est plus seulement, mon Dieu, une cachette qu'il nous faut, c'est un refuge! c'est un asile infranchissable à cet homme, un lieu hospitalier pour nous et muré pour lui, devant lequel s'arrête à jamais cette furieuse poursuite!

1. L'épisode du *Petit-Picpus* peut être supprimé à la représentation.

COSETTE.

J'ai peur. Qui est-ce donc qui court après nous comme ça?

JEAN VALJEAN.

Chut!

COSETTE.

Oh!

JEAN VALJEAN.

Ne dis rien, ne bouge pas! (Il quitte Cosette, penche la tête pour regarder dans la ruelle et la retire vivement.) Dieu! Javert et ses hommes au bout de cette rue! (Reprenant la main de Cosette.) Viens par celle-ci. Vite! (Il fait un pas vers la ruelle de droite et recule précipitamment.) Ah! là-bas, d'autres figures immobiles qui guettent! Ici et là traqué! pas d'autre issue! pris comme dans un filet! perdu! (Levant les yeux et cherchant de tous côtés.) Des murs de vingt pieds, à pic. les escalader avec un enfant, impossible! Comment la hisser? Si j'avais une corde au moins! (Frappé d'une idée.) Ah! en voilà une! (Il se jette à terre, traverse en rampant l'intervalle éclairé par la lune se relève près de la petite armoire de fer du réverbère, fait sauter le pène avec son couteau et en tire la corde.) Ils explorent tous les recoins. J'ai peut-être le temps. (A Cosette.) Viens et laisse-toi faire. (Il ôte sa cravate, la passe autour du corps de Cosette sous les aisselles, y rattache en nœud d'hirondelle un des bouts de la corde du réverbère et prend l'autre bout dans ses dents.) A moi. maintenant, ma vieille science de l'evasion! Allons! que le galérien sauve le pénitent! (Il commence à s'élever dans l'angle du mur, en s'aidant seulement des talons et des coudes. Arrivé au sommet, il crie à Cosette :) Adosse-toi au mur et laisse-toi faire! (Il se met à hisser Cosette avec précaution.)

LA VOIX DE JAVERT, se rapprochant dans la ruelle.

La ruelle Polonceau est gardée. Il ne peut plus nous échapper. Attention!

Changement à vue horizontal. — Pendant l'ascension de Cosette, le mur de gauche se déplace pour le spectateur. Le décor du carrefour s'enfonce dans la coulisse de droite et découvre à mesure un grand jardin solitaire et calme, aux massifs vivement découpés par la lune. Ce mouvement opéré, le mur a passé de gauche à droite. A ce mur est adossée une bâtisse dont le toit descend tout près de terre. Au fond du jardin, à gauche, un grand édifice sombre, dont les fenêtres sont éclairées.

LA VOIX DE JAVERT.

Fouillez partout. Fouillez! je réponds qu'il est ici! (Jean Valjean amène à lui Cosette, puis se laisse glisser le long du toit de la bâtisse, tout en soutenant l'enfant. Il atteint un tilleul placé près de là et saute à terre. A ce moment un chant religieux s'élève dans l'édifice de gauche.)

JEAN VALJEAN.

Cosette, remercie Dieu! (Elle tombe à genoux. — Entre Fauchelevent.) Quelqu'un! tout est perdu peut-être!

FAUCHELEVENT, s'approchant de lui, une lanterne à la main.

M. Madeleine! — Ah! d'où tombe-t-il? — du ciel.

JEAN VALJEAN.

Fauchelevent! Qu'est-ce donc que cette maison-ci?

FAUCHELEVENT.

Hé! c'est le couvent où vous m'avez placé jardinier.

JEAN VALJEAN.

Fauchelevent! A ton tour, tu peux me sauver la vie!

FAUCHELEVENT.

Oh! merci, monsieur Madeleine!

JEAN VALJEAN.

Fauchelevent! il faut me cacher ici! il faut que j'y reste!

FAUCHELEVENT.

On attendait mon frère, il est mort. Voulez-vous prendre son nom et sa place?

JEAN VALJEAN.

Si je le veux! Reste à genoux, Cosette, et dis à ta mère que nous sommes au port de refuge!

SECONDE PARTIE

JEAN VALJEAN

PERSONNAGES DE LA SECONDE PARTIE.

JEAN VALJEAN.
JAVERT.
MARIUS.
THÉNARDIER.
GAVROCHE.
ENJOLRAS,
COMBEFERRE.
COURFEYRAC.
FEUILLY.
BAHOREL.
CLAQUESOUS.
MONTPARNASSE.
BABET.
GUEULEMER.
BIGRENAILLE.
BRUJON.
CHENILDIEU.

COSETTE.
ÉPONINE.

UN GARDIEN.
INSURGÉS.
SOLDATS.

I

DEUX MALHEURS MÊLÉS FONT DU BONHEUR

Une allée retirée dans le jardin du Luxembourg. — A droite un banc. — Sous les arbres, une brouette avec des instruments de jardinage. — On aperçoit un réverbère à gauche au-dessus du mur du jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

JAVERT, CLAQUESOUS.

Pendant toute la scène, ils se parlent à la dérobée, en allant et venant, sans rester jamais l'un près de l'autre, comme des gens qui ne veulent pas être vus ensemble.

CLAQUESOUS.

Tous les jours il fait dans cette allée du Luxembourg un tour de promenade avec une toute jeune fille. Il ne tardera pas, c'est son heure.

JAVERT.

Et ce Thénardier l'a reconnu ?

CLAQUESOUS.

Oui, et moi aussi, et le Montparnasse également.

JAVERT.

Pour l'homme qui, il y a dix ans, est venu chercher chez lui, à Montfermeil, une petite fille nommée Cosette ?

CLAQUESOUS.

Oui.

JAVERT.

Oh! si c'était lui! — Mais non, c'est impossible. Il a disparu en décembre 1822, et nous sommes au 5 juin 1832. Il y aurait donc près de dix ans qu'il échappe à la police, qu'il m'échappe, à moi, Javert! Où se serait-il caché? Non, il y a erreur. Jean Valjean est mort. Tous les rapports ont été unanimes là-dessus.

CLAQUESOUS.

La police peut se tromper, monsieur l'inspecteur, même quand c'est vous qui la faites, même quand c'est moi qui la sers. D'ailleurs vous allez voir par vous-même. J'attends aussi le Thénardier. Oh! il a confiance en moi, soyez tranquille! Le vieux loup n'a jamais flairé le mouton. Et son coup de filet, ou plutôt le vôtre, pourrait être pour aujourd'hui.

JAVERT.

Diable! tous mes hommes sont sur pied pour l'enterrement du général Lamarque. Moi, j'ai à surveiller tout un groupe de jeunes gens menés par un chef redoutable, cet Enjolras! On craint du bruit dans Paris. C'est égal, la police doit tout voir et tout faire à la fois. (Entrent Jean Valjean et Cosette.)

CLAQUESOUS.

Ah! tenez, voilà l'homme.

JAVERT, examinant avec anxiété Jean Valjean qui ne le voit pas.

Oh! est-ce lui? Il lui ressemble, oui! — Mais si ce n'était pas lui pourtant!

CLAQUESOUS, jetant les yeux au dehors.

Le Thénardier! Je prends de l'air.

JAVERT.

A bientôt. (Ils sortent de deux côtés différents.)

SCÈNE II.

JEAN VALJEAN, COSETTE, puis CLAQUESOUS, THÉNARDIER, plus tard MARIUS.

JEAN VALJEAN.

Qu'as-tu, ma Cosette ?

COSETTE.

Rien, cher père. (A part.) Il n'est pas encore là. (Ils font quelques pas.) Père, avez-vous remarqué tout ce monde dans les rues ? — J'aime ce jardin ; on y est si seul ! Asseyons-nous un peu. (Ils s'assoient sur un banc.) Je vous disais donc que ma mère...

JEAN VALJEAN.

Ta mère ?

COSETTE.

Quand j'étais petite et quand j'étais au couvent, vous m'en parliez quelquefois. Vous vous taisez maintenant, ou bien vous avez des larmes dans les yeux.

JEAN VALJEAN.

Tu crois ?

COSETTE.

Je vous disais que je l'ai vue cette nuit en songe, ma mère ! Elle avait deux grandes ailes. Je m'imagine quelquefois que son âme a passé en vous et est venue ainsi demeurer près de moi. (Claquesous et Thénardier se promènent en silence depuis un moment et passent devant le banc où sont assis Jean Valjean et Cosette, et en parlant bas.)

THÉNARDIER, brusquement à Claquesous.

Décidément, ma fortune est faite !

CLAQUESOUS.

Notre fortune ? Conte-moi ça. (Ils remontent la scène.)

JEAN VALJEAN, à Cosette.

J'ai promis à ta mère, à son lit de mort, de te rendre heu-

reuse, parce qu'alors, ne te connaissant pas encore, je ne t'aimais que pour toi ; maintenant, je t'aime pour moi aussi.

COSETTE.

Moi, je ne sais pas comment je vous aime, père; mais je sais que c'est vous qui m'avez fait sortir de la misère et entrer tout de suite dans le bonheur. Vous dites que vous avez promis ! Oh ! comme vous avez tenu !

JEAN VALJEAN.

Je n'ai jamais eu de famille, et le jour où je t'ai reprise à ces Thénardier qui te torturaient, quelque chose d'inconnu m'est entré dans l'âme, et j'ai senti s'éveiller tout ce qu'il y avait d'affectueux et de passionné dans ce pauvre vieux cœur tout neuf.

COSETTE.

Vous êtes si bon !

JEAN VALJEAN.

Tu étais un enfant qui cherchait un père, et moi j'étais un père qui cherchait un enfant. Nous étions malheureux tous deux. Nous nous sommes reconnus comme étant le besoin l'un de l'autre. Tu t'es mise à aimer le bonhomme, et moi je me suis mis à t'adorer. Voilà tout. Je t'avais trouvée, mon trésor, et je t'ai gardée et je t'ai cachée avec moi. Ah ! ce couvent, ce jardin du Petit-Picpus, où le brave Fauchelevent nous avait fait admettre à notre arrivée à Paris, et où je t'ai eue à moi pendant neuf ans. Ah ! ç'a été le ciel ! Tu sais, Cosette, je cherche volontiers la solitude et je suis un peu farouche. J'ai même été méchant, va, bien méchant !

COSETTE, souriant.

Vous ?

THÉNARDIER, repassant ; bas à Claquesous.

Mon plan est fait. Tu préviendras Bigrenaille et Gueulemer. Moi, je me charge de Montparnasse et de Brujon. (Ils remontent.)

JEAN VALJEAN, à Cosette.

Et, si tu connaissais ma vie, tu comprendrais que c'est toi, ma Cosette, qui as été pour moi le bienfait. Tu as rallumé en moi, sans t'en douter, une lumière sainte qui m'était apparue un jour, mais qui allait peu à peu s'affaiblissant. Hélas! quand je t'ai rencontrée, j'allais retomber peut-être. Je t'ai aimée et je suis redevenu fort. Je t'ai protégée et tu m'as affermi. En te soutenant — tu ne le sentais pas — mais je m'appuyais sur toi. Ah! vois-tu! j'avais intérêt à me dévouer. Tu ne peux pas me comprendre, mais je t'assure, va! je t'ai donné ma vie, ma pensée, mon âme, je t'ai tout donné — par égoïsme. Et si tu faisais faute à ce pauvre vieux qui a fait de toi l'ange inséparable de sa destinée, si tu me faisais faute, ma Cosette, eh bien! je mourrais, — j'aurais l'égoïsme de mourir.

COSETTE, l'embrassant.

O le sans-cœur! (Il tombe dans une sorte de rêverie. Cosette lui prend la main.)

CLAQUESOUS, à Thénardier.

Ainsi tu es sûr qu'il viendra aujourd'hui chez toi?

THÉNARDIER.

Il viendra chez un nommé Jondrette, un malheureux père de famille.

CLAQUESOUS, surpris.

Qui donc? toi?

THÉNARDIER.

Eh oui! est-ce que je ne suis pas père de deux orphelins, qui errent je ne sais où, ma Ponine, mon Gavroche. Je lui ai écrit hier pour lui demander un secours. Ces gens-là, c'est des philanthropes, ça veut voir par soi-même. Il viendra. (Ils disparaissent.)

JEAN VALJEAN, sortant de sa rêverie.

Je te dis tout cela ici, pour la première fois; vois-tu, c'est ici que cette idée affreuse m'est venue, que tu pourrais me quitter un jour.

COSETTE.

Vous quitter, jamais! pourquoi?

JEAN VALJEAN.

Vrai! je mourrais si tu m'emportais ton bonheur. Si quelque chose venait à nous séparer, si jamais quelqu'un essayait de te prendre à moi... Ah! j'ai peur d'y penser! (Comme à lui-même.) Je ne sais pas, il me semble qu'il y a en moi des cratères qui se rouvriraient et que je redeviendrais méchant et que je serais terrible! (Paraît Marius.)

COSETTE, à part.

Marius!

JEAN VALJEAN, l'apercevant; brusquement.

Viens, Cosette; partons.

COSETTE, se levant.

Déjà!

JEAN VALJEAN.

Je suis attendu chez ces pauvres gens, tu sais? Viens. (Ils vont pour sortir. Montrant Marius.) Que voilà un jeune homme qui a l'air pédant!

COSETTE, tremblante.

Ce jeune homme-là... (Marius s'approche et montre furtivement une lettre qu'il cache aussitôt sur un signe effrayé de Cosette. Jean Valjean se retourne et le regarde fixement, puis sort par la gauche avec Cosette.)

MARIUS, avec un geste de désespoir.

Il faut pourtant que cette lettre lui parvienne, à tout prix. Comment? par qui? (Il reste un moment rêveur, puis sort par le même côté que Jean Valjean. Entre Gavroche un pistolet à la ceinture. On entend le rappel dans le lointain.)

SCÈNE III.

GAVROCHE. On l'entend chanter au loin.

Mais il reste encor des bastilles,
Et je vais mettre le holà
Dans l'ordre public que voilà.
Où vont les belles filles,
Lon la.

V'là un réverbère qui n'est pas en règle! c'est du désordre. (Il ramasse un caillou et le jette dans le réverbère, qui se brise avec fracas. Il regarde autour de lui.) Personne! ma petite sœur Éponine m'avait pourtant dit que je trouverais ici M. Marius. C'te pauv' petite sœur, je ne sais pas, moi, mais je crois qu'elle en tient pour M. Marius. Et M. Enjolras qui m'envoie le chercher! Personne! c'était ben la peine de faire le voyage du Luxembourg! (Il aperçoit la brouette.) Tiens! une brouette du gouvernement! ça fera joliment bien sur une barricade! (Il tire de sa blouse un chiffon de papier et un bout de crayon rouge et écrit sur son genou :) « République française. Reçu la brouette de l'État. GAVROCHE. » (Il pique le papier dans les dents d'un râteau, saisit la brouette dans ses deux poings, et la pousse devant lui au galop. Tout à coup il se trouve face à face avec un gardien du Luxembourg.)

SCÈNE IV.

GAVROCHE, LE GARDIEN.

LE GARDIEN.

Où vas-tu, voyou?

GAVROCHE.

Citoyen, je ne vous ai pas encore appelé bourgeois. Pourquoi m'insultez-vous?

LE GARDIEN, cherchant à le saisir.

Drôle!

GAVROCHE, se garant avec la brouette.

Monsieur, vous étiez peut-être hier un homme d'esprit, mais vous avez été destitué ce matin.

LE GARDIEN.

On te demande où tu vas, gredin.

GAVROCHE, même jeu.

Kiss! kiss! Vous parlez gentiment, vous. Vrai, on ne vous donnerait pas votre âge. Vous devriez vendre tous vos cheveux cent francs la pièce. Ça vous ferait cinq cents francs.

LE GARDIEN.

Où vas-tu? où vas-tu? misérable!

GAVROCHE.

Voilà de vilains mots. La première fois qu'on vous donnera à téter, faudra qu'on vous essuie mieux la bouche.

LE GARDIEN.

Me diras-tu où tu vas, à la fin, bandit?

GAVROCHE.

Mon général, je vas chercher le médecin pour mon épouse qui a la coqueluche. (Il jette la brouette dans les jambes du gardien, et se sauve.)

LE GARDIEN.

Voilà quatre-vingt-treize! (Le gardien sort. Rentre Marius.

SCÈNE V.

MARIUS, puis ENJOLRAS et GAVROCHE.

MARIUS.

Impossible de la rejoindre. Si j'avais pu seulement lui faire comprendre tout à l'heure qu'il faut que je la voie aujourd'hui! Où trouver maintenant quelqu'un de sûr à qui confier ma lettre? (Il s'assoit sur le banc. — Rentre Gavroche avec Enjolras armé d'une carabine.)

GAVROCHE.

Tenez! monsieur Enjolras, v'là monsieur Marius! — Eh ben! jeune homme, cette vieille patrie, on ne fait donc rien pour elle? Vous n'entendez pas le rappel! Crebleu! ça chauffe, ça jette un petit bouillon, ça mijote! même qu'on a déjà pillé trois boutiques d'armuriers, et que nos femmes font de la charpie, et qu'on crie : Aux armes! et qu'on casse les réverbères, et qu'on détèle les voitures, et que je m'amuse é-normé-ment!

ENJOLRAS, posant sa main sur l'épaule de Marius.

Marius! on se bat.

MARIUS.

Moi, je souffre, Enjolras, et je ne suis bon qu'à souffrir.

ENJOLRAS.

Vous êtes donc toujours amoureux, Marius?

MARIUS.

Enjolras, je suis désespéré.

ENJOLRAS.

Vous deviez voir votre grand-père ce matin?

MARIUS.

Eh bien! il refuse de nous marier. Ah! il consentira quand il ne sera plus temps! Savez-vous ce qu'il vient de me dire en me poussant le coude et en souriant : « Fais-en ta maîtresse! » Ma maîtresse! elle! elle dont ma lèvre n'a pas encore effleuré le front, elle que je vois toujours avec une auréole, elle que je demanderais toute ma vie pour femme, à deux genoux!

ENJOLRAS.

Marius, on se bat dans Paris. On se bat rue Saint-Denis, on se bat rue Montorgueil, on se bat à Saint-Merry.

GAVROCHE.

En avant les hommes! Qu'un sang impur inonde les sillons! Les bourgeois n'ont qu'à bien se tenir, je vas leur éternuer

des couplets subversifs. Je donne mes jours pour ma patrie. Tant pis, monsieur Marius, nous ne reverrons plus nos amantes, n-i-ni, fini, oui, Nini! Mais c'est égal, vive la joie! battons-nous! nom d'unch! j'en ai assez du despotisme.

MARIUS.

Oui, je sais, le peuple, le droit, le progrès, ce sont là vos amours, Enjolras. Vous êtes un homme de marbre, toujours pur et toujours debout. Vous ne comprenez pas qu'on défaille et qu'on s'agenouille.

ENJOLRAS.

Si! je comprends qu'on s'agenouille.

MARIUS.

Et devant qui?

ENJOLRAS.

Devant sa mère la Liberté — sur une barricade et le fusil au poing.

MARIUS.

Enjolras! Enjolras! je suis un malheureux insensé!

ENJOLRAS.

Marius, tous nos amis sont prêts; tous, Feuilly avec les ouvriers, Courfeyrac, Combeferre, Bahorel...

GAVROCHE.

Gavroche.

ENJOLRAS.

Marius, un seul mot, le dernier : les amis vous attendent.

MARIUS.

Pourquoi faire?

ENJOLRAS.

Pour essayer de faire un pas en avant, — danger terrible!

MARIUS.

Ah! il s'agit d'un danger?...

ENJOLRAS.

En seras-tu ?

MARIUS.

Peut-être.

ENJOLRAS.

Merci. (Il lui serre la main et sort.)

MARIUS, à Gavroche qui va pour suivre Enjolras.

Je vous rejoindrai à Saint-Merry, n'est-ce pas?

GAVROCHE.

Vous feriez là une de ces pâtisseries vulgairement appelées brioches. C'est rue de la Chanvrerie qu'on vous attend, citoyen. (Marius retombe dans sa rêverie. Paraît une toute jeune fille déguenillée.) Ah! Ponine! petite sœur, viens-tu aux barricades? Je te présenterai.

ÉPONINE.

Nous nous retrouverons dans la journée. Où seras-tu?

GAVROCHE.

Partout. Aujourd'hui Paris est à moi! (Il sort en chantant :)

Vieux bon peuple, à coups de béquilles,
Cassons ce Louvre où s'étala
La monarchie en falbala.
Où vont les belles filles,
Lon la.

(La voix s'éteint dans l'éloignement.)

SCÈNE IV.

MARIUS, ÉPONINE.

MARIUS, à lui-même.

Oh! mais la revoir d'abord! la revoir une dernière fois!

ÉPONINE.

Bonjour, monsieur Marius.

MARIUS, brusquement.

Que voulez-vous? qui êtes-vous?

ÉPONINE.

Comment! vous ne me reconnaissez plus? Nous habitons pourtant la même maison que vous, avec mon père. Ça n'est pas comme l'autre hiver que nous demeurions sous les arches des ponts Comment! vraiment, vous ne vous rappelez pas? la petite voisine?...

MARIUS.

Ah! c'est vous, Éponine.

ÉPONINE.

Éponine! Comment savez-vous que je m'appelle Éponine? C'est gentil ça, vous m'avez appelée Éponine!

MARIUS.

Eh bien?

ÉPONINE.

Vous n'avez pas l'air content de me voir. Si je voulais pourtant, je vous forcerais bien d'avoir l'air content.

MARIUS.

Que voulez-vous dire?

ÉPONINE.

Ah! vous me disiez tu! est-ce que je vous ai fait quelque chose?

MARIUS.

Eh bien! que veux-tu dire?

ÉPONINE.

Tant pis. C'est égal. Vous avez l'air triste. Vous avez du chagrin, ça se voit. Je ne veux pas que vous ayez du chagrin. Je veux que vous soyez content. Promettez-moi seulement que vous allez rire. Je veux vous voir rire et vous voir dire : Ah! bien, c'est bon! — Pauvre monsieur Marius! Il y a deux mois, vous m'avez promis que vous me donneriez tout ce que je voudrais. Eh bien!...

MARIUS.

Eh bien?

ÉPONINE.

J'ai l'adresse.

MARIUS.

Quelle adresse?

ÉPONINE.

L'adresse que vous m'avez demandée. Il y a deux mois. L'adresse, vous savez bien? De la demoiselle.

MARIUS.

Ah! oui, je me rappelle. Merci.

ÉPONINE, tremblante.

Ah! vous l'avez déjà! Ah! vous savez où elle demeure. Alors, c'est bien. Bonsoir, monsieur Marius. (Elle va pour sortir.)

MARIUS, la rappelant.

Éponine!

ÉPONINE.

Quoi?

MARIUS.

Veux-tu me rendre un grand service?

ÉPONINE.

Lequel?

MARIUS.

Il s'agit d'une lettre qu'il faudrait remettre à la personne même avant une heure, sans être vu. Peux-tu la porter?

ÉPONINE.

Où ça?

MARIUS.

A l'adresse que tu sais.

ÉPONINE.

Ah! vous vous écrivez?

MARIUS.

Peux-tu? Réponds-moi donc, voyons; peux-tu?

ÉPONINE.

Eh bien... oui.

MARIUS, lui donnant sa lettre.

Viens, partons.

ÉPONINE.

Non, j'irai de mon côté, monsieur Marius; il ne faut pas qu'on voie un jeune homme comme vous avec une femme comme moi.

MARIUS.

Alors, reviens vite avec la réponse. Je vais t'attendre chez moi.

ÉPONINE.

Monsieur Marius! — vous savez que vous m'avez promis quelque chose?

MARIUS.

Ah! c'est vrai. (Il fouille dans sa poche et met une pièce de cinq francs dans la main d'Éponine.)

ÉPONINE, laissant tomber la pièce.

Je ne veux pas de votre argent! (Marius sort. Elle regarde la lettre d'un air sombre.) Ils s'écrivent! ils s'aiment!

II

LE GUET-APENS

Le bouge Jondrette. — Vaste galetas misérable et sombre, dont le plafond, traversé de poutres, est supporté vers la gauche par un poteau grossièrement taillé, à sa base, en forme d'escabeau. — Près du poteau, une table avec ce qu'il faut pour écrire. — Au fond, une porte ouvrant sur un corridor obscur. — A droite, une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉPONINE, *seule, sur le seuil de la porte.*

LA VOIX DE MARIUS, *dans le corridor.*

Merci! merci, Éponine!...

ÉPONINE, *le suivant des yeux.*

Oh! comme il a l'air content! Qu'est-ce qu'elle dit donc, cette lettre? (*Elle déplie une lettre qu'elle tenait convulsivement serrée dans sa main.*) Il était si content, qu'il ne s'est seulement pas aperçu que je la lui volais. Qu'est-ce qu'elle lui écrit donc? (*Elle lit.*) « Mon bien-aimé Marius, qu'y a-t-il, mon Dieu! Ta lettre « m'épouvante. Viens vite. Je suis seule pour toute la soirée. « Mon père est sorti. Tu entreras par la grille du jardin comme « à l'ordinaire. Je t'aime. » Ah! elle le reçoit! et en cachette de son père! (*Sourdement.*) Ah! vous vous voyez! Pas de ça, Lisette!

SCÈNE II.

ÉPONINE, JEAN VALJEAN, sur le seuil.

ÉPONINE, l'apercevant.

Le père! ah! il arrive à propos! tant pis! (Elle va droit à lui, la lettre à la main.)

JEAN VALJEAN.

Pardon, mademoiselle, n'est-ce pas ici que demeure un pauvre homme très-malheureux, qui s'appelle, je crois, Jondrette?

ÉPONINE.

Oui, monsieur, oui.

JEAN VALJEAN.

C'est que j'avais frappé à l'autre porte.

ÉPONINE, vivement.

L'autre porte, c'est chez monsieur Marius.

JEAN VALJEAN.

Monsieur Marius?... (Il entre.) Dites-moi, monsieur Marius, est-ce que ce serait le jeune homme que je viens de voir sortir de cette maison?

ÉPONINE.

Ce beau jeune homme? oui, monsieur, précisément.

JEAN VALJEAN.

Ah! (Il fait quelques pas dans la chambre. En ce moment, Thénardier paraît à la porte, le regarde et entre, après avoir fait un signe mystérieux derrière lui dans le corridor.)

ÉPONINE.

Oui, monsieur Marius vient de sortir... (Appuyant sur les mots.) pour toute la soirée.

THÉNARDIER, à part.

Bon!

ÉPONINE, s'approchant de Jean Valjean, bas.

Et tenez! je sais même où. Je pourrais même vous montrer... (Elle froisse la lettre.) Non! (Elle sort.)

JEAN VALJEAN regardant avec émotion autour de lui, sans voir Thénardier.

Pauvres gens! quelle misère!

SCÈNE III.

JEAN VALJEAN, THÉNARDIER. — Entrent successivement et sans bruit, d'abord CLAQUESOUS, puis BIGRENAILLE, GUEULEMER, BABET, CHENILDIEU. Ils ont tous le visage barbouillé de noir et sont armés de bâtons ferrés, de casse-tête et de marteaux. Ils se postent devant la porte et le long de la muraille. Cette manœuvre, lente et muette, dure pendant toute la première partie de la scène.

THÉNARDIER, bas à Claquesous, qui s'est approché de lui.

Pourquoi en as-tu amené tant? C'était inutile.

CLAQUESOUS, bas.

Que veux-tu? Ils ont tous voulu en être. La saison est mauvaise. Il ne se fait pas d'affaires.

THÉNARDIER.

La bourgeoise est à son poste?

CLAQUESOUS.

Dans la rue.

THÉNARDIER.

Et, en cas d'alerte, le signal?

CLAQUESOUS.

Si c'est la police, elle nous chantera son air.

THÉNARDIER.

Bien.

CLAQUESOUS.

Mais nous pouvons être tranquilles, les cognes sont occupés par l'émeute.

THÉNARDIER, s'approchant de Jean Valjean.

Monsieur ?...

JEAN VALJEAN, se retournant.

Monsieur Jondrette, sans doute ? (Apercevant Claquesous.) Qu'est-ce que c'est que cet homme ?

THÉNARDIER.

Un ami, ça voisine. C'est barbouillé parce que ça travaille dans le charbon. — Mais il ne s'agit pas de ça. Je ne m'appelle pas Jondrette. Me reconnaissez-vous ?

JEAN VALJEAN.

Non.

THÉNARDIER.

Je me nomme Thénardier. Je suis l'aubergiste de Montfermeil. Entendez-vous bien ? Thénardier. Maintenant me reconnaissez-vous ?

JEAN VALJEAN, impassible.

Pas davantage.

THÉNARDIER.

Ah ! je vous retrouve enfin, monsieur le philanthrope, monsieur le millionnaire mystérieux. Ah ! vous ne me reconnaissez pas ? Non ! ce n'est pas vous qui êtes venu à mon auberge la nuit de Noël 1822 ! Ce n'est pas vous qui avez emmené de chez moi l'enfant de la Fantine ! Ce n'est pas vous qui m'avez pris pour quinze cents francs une petite fille que j'avais, et qui certainement était à des riches, et dont je devais tirer de quoi vivre toute ma vie ! Ah ! on va voir enfin que ce n'est pas tout roses d'aller comme ça dans les maisons des gens, sous prétexte que ce sont des auberges, avec des habits minables, avec l'air pauvre, qu'on lui aurait donné un sou, tromper les personnes, faire le généreux et leur prendre leur gagne-pain, — même que la police était à vos trousses, — voleur d'enfants !

JEAN VALJEAN.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je ne vous connais pas.

THÉNARDIER.

Ah! vous tenez à la plaisanterie. Ah! vous ne me connaissez pas? vous ne voyez pas qui je suis? (En ce moment tous les hommes noirs sont entrés.)

JEAN VALJEAN, froidement.

Pardon, monsieur, je vois que vous êtes un bandit.

THÉNARDIER.

Bandit! oui, vous nous appelez comme ça, messieurs les riches. Tiens! c'est vrai, j'ai fait faillite, je me cache, je crève de faim, je suis un bandit! Ah! vous autres, vous avez des redingotes et des escarpins, vous logez au premier, dans des maisons à portier, vous mangez des truffes, vous vous gavez, vous êtes heureux. Et vous venez dans nos cavernes, oui, dans nos cavernes, nous appeler bandits! Monsieur le millionnaire, j'ai été un homme établi, j'ai été patenté, je suis un bourgeois, moi! et vous n'en êtes peut-être pas un, vous! Je ne suis pas un homme louche, moi! un homme qui cache son vrai nom et qui vient enlever les enfants dans les maisons! — Et maintenant, finissons: il me faut de l'argent, beaucoup d'argent, énormément d'argent, ou je vous extermine, mille tonnerres!

GUEULEMER, soulevant un merlin qu'il a dans la main.

S'il faut fendre du bois, je suis là. (Depuis quelques instants, Jean Valjean a promené son regard autour de la chambre comme pour en examiner les issues. Tout à coup il bondit vers la fenêtre. Mais avant qu'il ait pu l'atteindre, les six hommes se jettent sur lui. Une lutte athlétique s'engage. Jean Valjean en terrasse deux, mais les quatre autres le saisissent aux bras et à la nuque et le tiennent accroupi sur les deux hommes terrassés par lui.)

THÉNARDIER.

Ne lui faites pas de mal. (Montrant le poteau au pied duquel Jean Valjean a entraîné les bandits dans la lutte.) Attachez-le là solidement. (En un clin d'œil, Jean Valjean est garrotté et assis de force sur l'escabeau, les bras liés au poteau.) Fouillez-le.

CHENILDIEU, après l'avoir fouillé.

Rien.

THÉNARDIER.

Pas de portefeuille ?

BIGRENAILLE.

Ni de montre.

GUEULEMER, se tâtant.

C'est égal, c'est un vieux rude !

THÉNARDIER.

Monsieur, vous avez eu tort de vouloir sauter par la fenêtre ; vous auriez pu vous casser une jambe. Moi j'ai eu tort de m'emporter. Admettons que la Cosette est véritablement votre fille. Soit. Maintenant nous allons causer tranquillement. Il faut d'abord que je vous communique une remarque que j'ai faite : c'est que vous n'avez pas poussé le moindre cri. Mon Dieu ! vous auriez pu crier au voleur, à l'assassin même ! Ça se dit dans l'occasion, et il est tout simple qu'on fasse un peu de vacarme quand on est avec des personnes qui ne vous inspirent pas suffisamment de confiance. Mais enfin vous n'avez pas crié. C'est que vous ne vous souciez pas plus que nous de voir arriver la police, pas vrai ? Ainsi nous pouvons nous entendre. Parce que vous êtes millionnaire, je vous ai dit d'abord que j'exigeais de l'argent, énormément d'argent. Ça ne serait pas raisonnable. Mon Dieu, je ne veux pas vous ruiner. Tenez ! je fais un sacrifice, j'y mets du mien. Il me faut simplement deux cent mille francs. — Vous me direz : je n'ai pas deux cent mille francs sur moi. Oh ! votre signature suffira. Avec une petite garantie que j'ai par devers moi. Ayez la bonté d'écrire ce que je vais vous dicter. (Il montre à Jean Valjean la table placée devant le poteau.)

JEAN VALJEAN, qui l'a écouté la tête baissée, relevant la tête.

Comment voulez-vous que j'écrive ? je suis attaché.

THÉNARDIER.

C'est vrai, pardon. (A Claquesous.) Déliez le bras droit de

monsieur. (Claquesous exécute l'ordre. Thénardier trempe la plume dans l'encrier et la présente à Jean Valjean.) Eh tenez! je ne vois pas d'inconvénient à vous expliquer tout de suite de quoi il s'agit. Ma garantie, c'est mademoiselle votre fille.

JEAN VALJEAN, avec un cri sourd.

Ma fille!

THÉNARDIER.

Deux de mes bons amis sont en ce moment dans votre domicile et s'emparent de la Cosette, qu'ils ont ordre de conduire en lieu sûr. Quand j'aurai touché l'argent, on vous la rendra.

JEAN VALJEAN, faisant un effort surhumain et se dégageant de ses liens dans une secousse furieuse et toute-puissante.

Misérables! (Debout et terrible.) Je ne suppose pas que vous comptiez me barrer le passage dans ce moment-ci! (Les six hommes, stupéfaits, lui font face en le menaçant. Un d'eux lève au-dessus de sa tête un marteau de cantonnier; Jean Valjean le lui arrache, le fait tourner formidablement autour de lui et se fraye un passage jusqu'à la porte.)

LA VOIX DE LA THÉNARDIER, chantant dans la rue.

Il le faut, disait un guerrier...

THÉNARDIER.

C'est la voix de la bourgeoise! (Moment de stupeur.)

CLAQUESOUS.

Les cognes sont là.

JEAN VALJEAN, bas et reculant dans un angle obscur du bouge.

Dieu!

THÉNARDIER.

Mille tonnerres! décampons!

BIGRENAILLE.

Par où?

THÉNARDIER, s'élançant vers la fenêtre.

Par là: suivez-moi!

BABET, le retenant.

Eh! dis donc, vieux farceur!

GUEULEMER.

Après nous. (Lutte entre les bandits.)

CLAQUESOUS, gouailleur.

Une idée! tirons au sort! mettons nos noms dans un bonnet!

SCÈNE IV.

Les Mêmes, JAVERT.

JAVERT, entrant, entouré d'agents. Avec un sourire.

Voulez-vous mon chapeau?

TOUS.

Javert!

JEAN VALJEAN, à l'écart.

Javert!

JAVERT.

Halte-là! vous ne passerez pas par la fenêtre, vous passerez par la porte. C'est moins malsain. Vous êtes six, nous sommes quinze. Ne nous colletons pas. Soyons gentils. (Allant successivement de l'un à l'autre.) Bonjour, Thénardier. Bonjour, Bigrenaille. Bonjour, Babet. Bonjour, Gueulemer. Bonjour, Claquesous. (Aux agents.) Les fiacres sont en bas. Emmenez-les tous. Allez. (Les agents désarment et saisissent les bandits, qui se laissent emmener sans résistance et avec stupeur. Tous sortent. Jean Valjean, resté libre, se dirige à son tour vers la porte, de l'air d'un homme qui ne se croit pas reconnu.)

JAVERT, croisant tout à coup les bras devant lui.

Bonjour, Jean Valjean! — Jean Valjean, tu m'as échappé à Arras, tu m'as échappé à Montreuil-sur-Mer, tu m'as échappé à Montfermeil, tu m'as échappé à Paris. Je te croyais mort, et je me croyais vaincu. Mais tu vis! ah! tu vis! et je te tiens! et

je ne vois pas quelle puissance pourrait t'arracher à moi maintenant. (Il lui met la main sur l'épaule. Silence de Jean Valjean. Tout à coup une vive fusillade éclate dans la rue, avec le cri : Aux armes! et la Marseillaise.) Misère! le peuple!

La fenêtre du galetas, empourprée d'une lueur de feu, s'ouvre brusquement et donne passage à un gamin échevelé et joyeux; on aperçoit les fusils des insurgés qui escaladent la fenêtre derrière lui.

GAVROCHE, sautant dans la chambre, son pistolet au poing, et apercevant Javert qui a toujours la main au collet de Jean Valjean.

Hein! qu'est-ce que c'est? La rousse dans la maison à papa, pendant que j'démolis le gouvernement! (A Feuilly qui entre par la porte, à la tête des ouvriers.) Hé! tenez, citoyen Feuilly...

FEUILLY, à Jean Valjean.

Citoyen, vous êtes libre.

GAVROCHE.

De la part de la citoyenne Éponine.

FEUILLY.

La liberté n'arrête personne aujourd'hui.

GAVROCHE, à Javert frémissant.

Pas même toi, l'ordre public! Vivent les droits de l'homme!

III

L'IDYLLE RUE PLUMET

Un jardin solitaire, inculte et fleuri. Massifs épais, broussailles, hautes herbes, grands arbres. Allées ombreuses se perdant sous les feuillages. Çà et là, statues moisies s'adossant à des treillages écroulés. — Au second plan, un banc dans une charmille. — Au fond, entrevue à travers les branches, la maison de Jean Valjean, petit pavillon dans le goût du siècle dernier.

Pendant les scènes qui suivent, on entend par intervalles de lointaines rumeurs arrivant du dehors, et comme un vague bruit de tocsin qui se précise et s'accroît par instants, surtout à la fin de l'acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIUS, COSETTE, puis ÉPONINE.

MARIUS, traversant lentement la scène avec Cosette.

J'étais arrivé désespéré; mais rien que de te voir et de t'entendre, il me semble que je renais.

COSETTE.

Sans doute, mon Marius, si ton grand-père avait consenti, c'était une immense joie, bien inespérée pourtant; mais, puisqu'il refuse...

MARIUS.

Eh bien ?

COSETTE.

M'aimes-tu encore ?

MARIUS, d'un ton de reproche.

Encore ?

COSETTE.

M'aimeras-tu toujours ?

MARIUS.

Toute ma vie.

COSETTE.

Eh bien ! alors, restons fiancés devant Dieu jusqu'au jour...

MARIUS.

Jusqu'au jour où je serai libre de t'épouser sans le consentement de mon grand-père. Est-ce cela, Cosette ? — J'ai vingt-deux ans. Dans trois ans.

COSETTE.

Oui, Marius, et je sens que d'ici là je puis me fier à vous. Vous êtes loyal.

MARIUS.

Comme vous êtes pure, ma Cosette ! Oh ! vous êtes encore plus un parfum pour moi qu'une femme. Eh bien ! je me contenterai de vous respirer. Et pourvu que je puisse de temps en temps effleurer votre main de mes lèvres, je serai heureux. — Pourquoi es-tu triste ?

COSETTE.

C'est qu'il y a un autre obstacle bien grave, mon ami. Tu as ton grand-père, Marius. Moi, j'ai mon père.

MARIUS, avec effroi.

Eh bien ?... (Ils disparaissent dans le fond du jardin. Éponine entre par la droite et les regarde s'éloigner.)

ÉPONINE.

Déjà ensemble ! (Elle se glisse jusqu'à un massif à gauche en les suivant des yeux.) Est-ce qu'il vient comme ça tous les soirs ? Je ne

m'étonne plus. Et cette Cosette qui le reçoit ainsi ! voyez-vous, ces filles riches ! (Entrent par la droite Montparnasse et Brujon.)

SCÈNE II.

ÉPONINE, cachée. MONTPARNASSE, BRUJON.

ÉPONINE, apercevant Montparnasse. A part.

Montparnasse ! — Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? (Elle écoute.)

MONTPARNASSE, à Brujon.

Avance donc, peureux ! Dirait-on pas qu'il y a du danger ! Tu vois ben comme on entre ici ! En v'là une grille commode !

BRUJON.

C'est qu'il faut se garer du chien, s'il y en a un.

MONTPARNASSE.

Il n'y en a pas.

BRUJON.

Et si la fille crie ?

MONTPARNASSE.

On la bâillonnera.

ÉPONINE, à part.

Qu'est-ce qu'ils disent ? (Se montrant brusquement.) Montparnasse !

MONTPARNASSE.

Éponine !

BRUJON.

La fille à Thénardier !

MONTPARNASSE.

Tiens ! est-ce que c'est ton père qui t'envoie ?

ÉPONINE, hésitant.

Mais... oui.

MONTPARNASSE.

Pour éclairer l'affaire ?

ÉPONINE.

Oui.

MONTPARNASSE.

Eh ben ! qu'est-ce que tu sais ?

ÉPONINE.

Mais...

MONTPARNASSE.

Tu ne sais rien ? — Alors, viens, Brujon ! assez flâné !

ÉPONINE.

Voyons, voyons, mon petit Montparnasse, vous qui êtes bon enfant, ne soyez pas si brusque. Il faut avoir un peu de confiance dans les gens... Je suis la fille de mon père peut-être ! On ne se passe pas de moi comme ça. Puisqu'on m'a chargée d'éclairer l'affaire !

MONTPARNASSE.

Alors, aide-nous.

ÉPONINE.

A quoi ?

MONTPARNASSE.

A enlever la Cosette.

ÉPONINE.

Enlever la Cosette ? C'est pour ça que vous venez ! Ah ! c'est une idée !

MONTPARNASSE.

Eh ! allons donc. — Connais-tu la maison ?

ÉPONINE.

Oui.

MONTPARNASSE.

Conduis-nous.

ÉPONINE.

Maintenant ?

MONTPARNASSE.

Tout de suite.

ÉPONINE.

Oh! non, pas tout de suite. Non! plus tard. Tout à l'heure.

MONTPARNASSE.

Mais, c'est maintenant qu'il nous la faut.

BRUJON.

Pendant que ton père tient le millionnaire, quoi! c'est clair!

MONTPARNASSE.

Enlevons la fille et filons.

ÉPONINE.

Mais c'est que...

MONTPARNASSE.

Quoi encore?

ÉPONINE.

Si elle n'est pas seule! s'il y a quelqu'un! si...

MONTPARNASSE.

Qui? la vieille? la servante?

ÉPONINE.

Non; un homme!

MONTPARNASSE, avec un geste sinistre.

Hé! on lui donnera le coup de pouce!

ÉPONINE, à part.

Oh! il se ferait tuer! et pour elle!

MONTPARNASSE.

Allons.

ÉPONINE, brusquement.

Décidément, vous voulez donc entrer dans cette maison?

MONTPARNASSE.

Un peu!

ÉPONINE, croisant les bras et leur barrant le passage.

Eh ben! moi, je ne veux pas!

MONTPARNASSE ET BRUJON.

Hein?

ÉPONINE.

Les amis, écoutez! ce n'est pas ça. Maintenant je parle. D'abord, si vous entrez, je crie, j'appelle les sergents de ville.

BRUJON, bas à Montparnasse.

Elle le ferait!

ÉPONINE.

Vous êtes deux. Qu'est-ce que ça me fait? Vous êtes des hommes. Eh ben! je suis une femme. Vous ne me faites pas peur, allez. Je vous dis que vous n'irez pas plus loin, parce que ça ne me plaît pas.

BRUJON.

Oh! elle a quelque chose. Une raison.

ÉPONINE.

Oui! et si vous ne vous en allez pas, et tout de suite, le chien, c'est moi, — j'aboie!

MONTPARNASSE, tirant à demi son couteau.

Prends-y garde!

ÉPONINE, s'avançant sur Montparnasse qui recule.

Tu crois que tu me fais peur! de quoi. peur? Ah! ouiche, joliment! Cet été, j'aurai faim; cet hiver, j'aurai froid. Qu'est-ce que ça me fait, à moi, qu'on me ramasse demain rue Plumet sur le pavé, tuée à coups de couteau, ou bien qu'on me trouve l'an prochain dans les filets de Saint-Cloud? Avance donc!

MONTPARNASSE, serrant le manche de son couteau.

Hun!

ÉPONINE, marchant sur eux.

J'aboie — et je mords! (Ils sortent à reculons, ayant toujours devant eux Éponine menaçante, et qui les conduit jusqu'au dehors. — Marius et Cosette reparaissent et vont s'asseoir sur le banc.)

SCÈNE III.

MARIUS, COSETTE.

COSETTE.

... Il m'a dit qu'il en mourrait.

MARIUS.

Tu m'épouvantes.

COSETTE.

Oh! oui, s'il savait qu'à côté du père il y a le bien-aimé, — ce serait affreux pour lui! Il m'aime tant! Pauvre père, il m'aime presque comme un jaloux. S'il me donnait, il croirait me perdre. Mais je finirai bien par le fléchir, je le forcerai bien à vivre, même de notre bonheur.

MARIUS.

Tu me le promets?

COSETTE.

Oui. Et pourtant, déjà, sur un soupçon, il m'avait parlé de quitter Paris, de partir.

MARIUS.

Partir! oh! alors c'est moi qui mourrais!

COSETTE, lui fermant la bouche.

Tais-toi! — Va! il fait tout ce que je veux, il est si bon! Sois tranquille. Es-tu tranquille?

MARIUS.

Oui. (Cosette penche sa tête sur l'épaule de Marius, qui la regarde avec ivresse. Un silence. Entrent par la droite Éponine et Jean Valjean. Ils font un pas et s'arrêtent.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ÉPONINE, JEAN VALJEAN, à l'écart.

ÉPONINE, à Jean Valjean.

Je vous dis qu'ils sont partis et qu'il n'y a plus de danger par là. (Montrant Cosette et Marius.) Mais ici, voyez! (Jean Valjean s'arrête comme pétrifié et reste l'œil fixé sur Cosette et Marius, pendant qu'Éponine les regarde également dans une attitude muette et sombre.)

COSETTE, à Marius.

Sais-tu?...

JEAN VALJEAN.

Oh!...

COSETTE.

Mon vrai nom de baptême, ce n'est pas Cosette. J'en ai un autre. Cosette est un assez vilain nom qu'on m'a donné quand j'étais petite.

MARIUS.

Eh bien, ne me dis pas l'autre. J'aime mieux celui-là.

COSETTE.

Alors, je l'aime mieux aussi. Appelle-moi Cosette.

MARIUS, la regardant.

Que tu es belle!

ÉPONINE.

Ah! (Secouant le bras de Jean Valjean.) Mais vous n'entendez donc pas, vous?

COSETTE, à Marius.

Je ne te vaux pas, je le sais bien, je ne suis rien comparée à toi; tu as de l'esprit, moi je n'en ai pas; mais je te défie à ce mot-là : Je t'aime!

JEAN VALJEAN, se répondant à lui-même.

Si! j'entends! J'en oublie la fuite et le salut. J'en oublie la mort derrière moi! Ah! c'est devant moi qu'elle est, maintenant!

MARIUS, à Cosette.

Ne calomnie donc pas ton esprit! quelle lueur enchantée au contraire quand ta pensée s'entr'ouvre! Parle. je t'écoute, je t'admire. Tu es une grâce. Je n'ose pas te regarder. C'est ce qui fait que je te contemple.

COSETTE, à Marius.

Moi, je n'existe que quand je te vois. Je me figure la vie avec toi, comme nous sommes maintenant, sans autre chose, avec toi, rien qu'avec toi. On est deux, on s'adore, cela suffit. A quoi bon le reste?

JEAN VALJEAN.

Le reste?

MARIUS, à Cosette.

Oh! oui! j'ai quelquefois rêvé que de temps en temps des heures se détachaient de la vie des anges et venaient ici-bas, traverser nos destinées. Ma Cosette, quand nous serons mariés, ce ne seront plus des heures, mais des années de paradis qui se détacheront de ta vie sur la mienne. Car, ici, c'est toi qui es l'ange.

ÉPONINE, à Jean Valjean.

L'ange! Et vous ne dites rien! vous la laissez traiter d'ange comme ça devant vous!

MARIUS, à Cosette.

Oh! être ensevelis dans le même tombeau et de temps en temps, dans les ténèbres, nous toucher doucement la main, cela suffirait à mon éternité!

ÉPONINE.

Comme il l'aime!

COSETTE, à Marius.

Eh! non, vivre plutôt! vivre tous deux, ensemble, ici, dans ce jardin, regarder le ciel à travers les arbres et respirer, l'un après l'autre, la même fleur, à jamais!

JEAN VALJEAN.

Comme elle l'aime! (Il fait un pas vers le banc. Éponine reste à l'écart.)

COSETTE.

Quelqu'un! (A Marius.) Cache-toi. (Marius se lève précipitamment et disparait dans la charmille. Jean Valjean s'avance.) Dieu! mon père!

SCÈNE V.

JEAN VALJEAN, COSETTE, MARIUS, caché. ÉPONINE, à l'écart.

JEAN VALJEAN, à Cosette.

Cosette, nous partons.

COSETTE, épouvantée.

Comment?

JEAN VALJEAN.

Je me charge de tout. Je n'ai plus une minute à perdre. Viens. Il s'agit de vie ou de mort.

COSETTE.

Pour qui donc?

JEAN VALJEAN.

Pour moi.

COSETTE.

Ah! — Et où allons-nous?

JEAN VALJEAN.

Je ne sais pas encore. Nous quittons la France.

COSETTE, regardant avec angoisse du côté de la charmille.

Mon Dieu!

JEAN VALJEAN.

Pour toujours.

COSETTE.

Quoi! à l'instant. Partir, comme cela. Pour toujours. Oh!

demain! Aujourd'hui, c'est impossible. On dit qu'on se bat dans les rues. Écoutez!

JEAN VALJEAN.

Raison de plus: on disparaît mieux.

COSETTE.

Mais...

JEAN VALJEAN.

Tu hésites? Quand il s'agit de la vie de ton père! Ah! si tu hésites, c'est bien. Tu es libre. Tu peux rester. Je ne veux pas te contraindre. C'est bien. Reste.

COSETTE.

Oh! je n'hésite pas : mon choix est fait.

JEAN VALJEAN, à part.

Son choix! (Tressaillant.) Dieu! est-ce que ce serait lui?

COSETTE.

Je vous suis, mon père.

JEAN VALJEAN.

Ah! merci! — Viens. (Il sort avec elle.)

COSETTE, au moment de sortir, se retournant éplorée vers la charmille.

Pardonne-moi, Marius!

SCÈNE VI.

MARIUS, ÉPONINE, à l'écart; puis JEAN VALJEAN.

MARIUS, s'élançant.

Non, c'est impossible! j'ai mal entendu. Partie! (Il écoute.) Partie! (Il se précipite du côté par où sont sortis Cosette et Jean Valjean en appelant.) Cosette! Cosette! (Revenant aussitôt.) Partie! pour toujours! perdue! perdue! (Se tordant les bras avec désespoir.) Oh! où y a-t-il un gouffre tout ouvert, que je m'y jette! (Le bruit du tocsin, entendu sourdement et par intervalles pendant les scènes qui précèdent, retentit plus distinct et plus haletant dans le lointain. — Éponine se montre.)

ÉPONINE

Monsieur Marius, vos amis vous attendent à la barricade de la rue de la Chanvrerie!

MARIUS, effaré.

Mes amis?

ÉPONINE.

Allons mourir! (Elle l'entraîne.)

MARIUS, avec une joie fiévreuse.

Mourir!

JEAN VALJEAN, reparaissant, pensif.

Mourir?

IV

L'ÉPOPÉE RUE SAINT-DENIS

Un carrefour, fermé par de hautes maisons à six étages, où vient aboutir la rue de la Chanvrerie, dont on entrevoit la perspective obliquement jusqu'à la rue Saint-Denis. — A gauche, en pan coupé et praticable du haut en bas, un cabaret labouré par les boulets et présentant au spectateur, au-dessus de sa porte ouverte, la fenêtre béante et éventrée de son premier et unique étage. Devant la porte, sur une borne, un baril de poudre. — Appuyée au cabaret et s'enfonçant en forme d'entonnoir jusqu'au second plan, une barricade d'apparence formidable, surmontée d'un drapeau rouge éclairé d'en bas par une torche. De chaque côté de la barricade, un espace libre, sorte de couloir ménagé entre les pavés et les maisons, permet au regard d'embrasser, au delà de la barricade, une partie de la rue de la Chanvrerie. — A gauche, une ruelle perdue dans l'ombre. — A droite, faisant face au spectateur, dans un angle obscur de la muraille, une grille d'égout posée perpendiculairement au sol

Au lever du rideau, les insurgés, postés à genoux, tiraillent sous l'œil d'ENJOLRAS, derrière la barricade. Aux deux extrémités de la barricade, COMBEFERRE et COURFEYRAC en vedettes.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES INSURGÉS; ENJOLRAS, GAVROCHE, FEUILLY, BAHOREL, COMBEFERRE, COURFEYRAC, puis JAVERT.

Les derniers coups de feu d'une violente fusillade, suivis d'un silence.

GAVROCHE, agitant son pistolet.

Victoire! Enfoncé le canon!

ENJOLRAS.

Oui, mais la barricade a souffert... (Passent deux insurgés portant un cadavre. Enjolras leur indique la porte voûtée dans le cabaret. Là ! (Les deux insurgés entrent dans le cabaret avec le cadavre.) Tout le monde aux pavés, et réparons la brèche ! (Mouvement parmi les insurgés, qui exécutent aussitôt l'ordre d'Enjolras.)

GAVROCHE.

Hardi ! une hottée de platras pour me boucher ce trou-là ! C'est trop petit, votre barricade. Mettez-y tout, flanquez-y tout, fichez-y tout. Cassez-moi la gargote de la mère Hucheloup. Tenez ! v'là une fenêtre.

COURFEYRAC.

Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse d'une fenêtre, tubercule ?

GAVROCHE.

Hercule vous-même ! Une fenêtre dans une barricade, c'est un velours ! Ça n'empêche pas de l'attaquer, mais ça gêne pour la prendre. Vous n'avez-donc jamais chippé des pommes pardessus un mur où il y avait des culs de bouteille ! Pardi ! le verre est traître : les carreaux d'une fenêtre, ça coupe les cors aux pieds de la garde nationale.

COMBEFERRE.

C'est égal, la troupe a reflué jusqu'à la rue Saint-Denis. Succès !

ENJOLRAS, bas à Combeferre.

Encore un succès pareil, et il n'y aura plus dix cartouches dans la barricade.

COMBEFERRE, montrant le baril de poudre.

Ce n'est pourtant pas la poudre qui nous manque.

ENJOLRAS.

Ce sont les balles. (Paraît, à l'entrée de la ruelle de gauche, Javert en blouse. Il entre dans le cabaret, pose son fusil, et observe silencieusement dans l'ombre les insurgés.)

GAVROCHE, allant de l'un à l'autre dans les groupes.

J'en ai assez, de mon pistolet! Un fusil, je veux un fusil! Pourquoi ne me donne-t-on pas un fusil?

COURFEYRAC.

Un fusil à toi!

GAVROCHE.

Tiens! pourquoi pas? J'en ai bien eu un en 1830, quand on s'est disputé avec Charles X!

COURFEYRAC.

Quand il y en aura pour les hommes, on en donnera aux enfants.

GAVROCHE.

Toi! si tu es tué avant moi, je te prends le tien.

COURFEYRAC.

Gamin!

GAVROCHE.

Blanc-bec! (Il aperçoit du dehors dans le cabaret le fusil posé près de Javert.) Chance! En v'là un de fusil, et qui ne fait rien! Je le chipe! (Il lève les yeux sur Javert qui ne le voit pas, s'arrête stupéfait et se met à tourner autour de la porte du cabaret, en se parlant à lui-même.) Pas possible! Oh! non! Mais si!

ENJOLRAS, l'abordant.

Écoute, tu es leste et petit, on ne te verra pas, sors, et reviens me dire ce qui se passe.

GAVROCHE.

J'y vas. En attendant, fiez-vous aux petits, méfiez-vous des grands. (Il montre Javert. Baissant la voix.) Vous voyez bien ce grand-là?

ENJOLRAS.

Eh bien? (Gavroche lève la tête et lui parle bas.) Tu es sûr?

GAVROCHE.

Quand j'vous l'dis!

ENJOLRAS, entrant dans le cabaret et s'approchant de Javert.

Qui êtes-vous?

JAVERT, se retournant avec un soubresaut.

Ah! je vois ce que c'est. Eh bien, oui!

ENJOLRAS.

Vous êtes...

JAVERT, l'interrompant et se levant tout d'une pièce; hautain.

Je suis agent de l'autorité.

ENJOLRAS.

Vous vous appelez?

JAVERT.

Javert. (Sur un signe d'Enjolras, deux insurgés viennent se poster à droite et à gauche de Javert.)

ENJOLRAS.

Vous serez fusillé dix minutes avant que la barricade soit prise.

JAVERT.

Pourquoi pas tout de suite?

ENJOLRAS.

Nous ménageons les balles.

JAVERT.

Alors finissez-en d'un coup de couteau.

ENJOLRAS.

Nous sommes des juges, et non des assassins.

JAVERT.

Vous êtes des rebelles.

ENJOLRAS, montrant la porte voûtée.

Conduisez cet homme dans la salle des morts.

JAVERT.

Au revoir!

GAVROCHE.

Je retiens son fusil.

ENJOLRAS.

Fais d'abord ce que j'ai dit.

GAVROCHE.

J'y vas. (S'arrêtant un moment.) J'aurai son fusil, pas vrai? Je vous laisse le musicien, mais je veux la clarinette. (Il sort en courant par la ruelle de gauche. — Pendant cette scène, Feuilly a gravé sur le mur en lettres majuscules cette inscription : VIVENT LES PEUPLES!)

SCÈNE II.

LES MÊMES, moins GAVROCHE.

ENJOLRAS, allant à Feuilly et regardant l'inscription.

Bien, Feuilly! Oui. Vivent les peuples!

FEUILLY.

Qu'on trouve au moins ici, après nous, une parole qui soit notre testament!

ENJOLRAS.

Oui, tu vois nettement les temps futurs, vaillant ouvrier, homme du peuple, homme des peuples! Tu n'avais ni père ni mère, tu as adopté pour mère l'humanité et pour père le droit. Tu vas mourir ici, c'est-à-dire triompher. Vive la Révolution! Liberté, égalité, fraternité! et la mort!

TOUS.

Et la mort!

SCÈNE III.

LES MÊMES, GAVROCHE, rentrant précipitamment.

GAVROCHE.

Mon fusil! Les v'là! (Il va prendre le fusil de Javert. — Pendant un instant, vive fusillade sur la barricade.)

COMBEFERRE, à Enjolras.

Un mouvement de retraite de la troupe! Elle hésite!... Allons!

ENJOLRAS, descendant avec Combeferre et Gavroche sur le devant de la scène.

Plus de cartouches!

GAVROCHE.

En voulez-vous?

COMBEFERRE.

Comment?

GAVROCHE.

C'est bien simple, il n'y a qu'à les aller chercher! et pas loin!

COMBEFERRE.

Où ça?

GAVROCHE.

Pardi! dans les gibernes de ces messieurs les gardes nationaux défunts.

COMBEFERRE.

Mais sortir de la barricade, c'est la mort.

GAVROCHE.

Est-il jeune! (Il pose son fusil à terre, saisit un panier à demi engagé dans le pêle-mêle des pavés, enjambe la barricade et s'avance en rampant dans la rue de la Chanvrerie. Là, il se met à fouiller et à vider les gibernes des gardes nationaux et des soldats morts.)

COURFEYRAC, à demi-voix.

Qu'est-ce que tu fais là, gamin?

GAVROCHE.

Citoyen, j'emplis mon panier.

FEUILLY.

Tu vas te faire tuer. Rentre!

ENJOLRAS.

Je te l'ordonne.

GAVROCHE.

Déshérite-moi, si tu veux, je m'en fiche! (Il continue de s'avancer, son panier au bras, sautant d'un mort à l'autre, et vidant les cartouchières, rapide, furtif, joyeux. — Tous le suivent des yeux avec anxiété.)

BAHOREL.

Prends garde! on te vise. (Un coup de feu part de la rue sans l'atteindre.)

BAHOREL.

C'est un garde national de la banlieue.

GAVROCHE, chantant.

On est laid à Nanterre,
C'est la faute à Voltaire,
Et bête à Palaiseau,
C'est la faute à Rousseau.

FEUILLY.

Il est plus leste que les balles.

BAHOREL.

C'est lui qui les attrape. Il joue à cache-cache...

ENJOLRAS.

Avec la mort. (Gavroche se rapproche un moment de la barricade. On lui tend la main de tous côtés. Il se borne à vider son panier plein de cartouches par-dessus la ligne de pavés et s'esquive.)

TOUS.

Assez! — Rentre. — Rentre donc!

GAVROCHE, leur faisant un pied de nez.

Zut! (On le voit ramper jusqu'à l'extrémité de la rue, puis disparaitre.)

BAHOREL.

Où va-t-il ?

COMBEFERRE.

Le voilà, là-bas!

COURFEYRAC.

A dix pas de la troupe. Il vide une giberne. On l'ajuste.

LA VOIX DE GAVROCHE.

Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire,
Misère est mon trousseau,
C'est la faute à Rousseau.

(Un coup de feu.)

COMBEFERRE.

Touché!

COURFEYRAC.

Il se relève.

GAVROCHE. Il reparaît chancelant et remonte sur la barricade. Il chante.

Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à...

(Nouveau coup de feu. Il tombe.)

TOUS, électrisés.

En avant! (Au même moment les gardes nationaux et soldats apparaissent dans la rue. Coups de feu. La troupe donne l'assaut, les insurgés reculent et s'adossent au cabaret en faisant face aux rangées de soldats et de gardes nationaux qui couronnent la barricade. Entre Marius par la ruelle de gauche avec Éponine.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARIUS, ÉPONINE.

ÉPONINE, lui montrant la barricade à demi envahie.

Je vous avais promis la mort, regardez! (Marius saisit le baril de poudre, s'élance sur la barricade, et arrache la torche qui éclaire le drapeau.)

MARIUS, debout sur la barricade, d'une voix tonnante.

Allez-vous-en, ou je fais sauter la barricade!

TOUS.

Marius!

VOIX DANS LA TROUPE.

Sauter la barricade! et toi aussi!

MARIUS.

Moi aussi. (Un soldat le couche en joue.)

ÉPONINE.

Oh! mourir avant lui, et pour lui! (Elle se précipite et pose la main sur le bout du canon du fusil. Le coup part. Elle tombe avec un cri. Marius approche sa torche du baril de poudre. Les assaillants stupéfaits refluent pêle-mêle dans la rue de la Chanvrerie. Le feu cesse. — Marius descend sur le devant de la scène. On l'entoure.)

TOUS.

Vive Marius! il a sauvé la barricade!

MARIUS.

Où est le chef?

ENJOLRAS.

C'est toi. (Tous lui serrent la main et remontent.) Allons! chacun à son poste!

ÉPONINE, qui s'est traînée jusqu'à Marius, d'une voix faible.

Monsieur Marius!

SCÈNE V.

MARIUS, ÉPONINE, sur le devant de la scène.

MARIUS.

Éponine! — Vous êtes blessée?

ÉPONINE.

Je meurs. (Marius essaye de la soulever et rencontre sa main. Elle pousse un cri étouffé et douloureux.)

MARIUS.

Vous ai-je fait mal?

ÉPONINE.

Un peu.

MARIUS.

Mais je n'ai touché que votre main.

ÉPONINE, montrant sa main sanglante.

C'est qu'elle est percée... d'une balle. On vous couchait en joue. J'ai bouché le fusil.

MARIUS.

C'était donc vous? — Oh! mais on va vous panser. (Montrant le cabaret.) Là. Cette blessure n'est pas mortelle.

ÉPONINE.

La balle a traversé la main, mais elle est sortie par le dos. C'est inutile de m'ôter d'ici. Je vais vous dire comment vous pouvez me panser. Mieux qu'un chirurgien. Restez là, près de moi. (Elle pose sa tête sur les genoux de Marius qui s'est assis sur des pavés.) Oh! comme on est bien! je ne souffre plus. Comme je vais être bien pour mourir! (Elle tourne avec effort son visage vers Marius.) Monsieur Marius, vous me trouviez laide, n'est-ce pas?

MARIUS.

Pauvre enfant!

ÉPONINE.

Voyez-vous, vous êtes perdu. Vous allez mourir, j'y compte bien. Oh! j'y compte bien! Et pourtant, quand j'ai vu qu'on vous visait, j'ai mis la main sur la bouche du canon de fusil. Comme c'est drôle! Mais c'est que je voulais mourir avant vous. Maintenant je suis bien. Oh! je suis heureuse! tout le monde va mourir Oh! ne vous en allez pas! ça ne sera pas long à présent! Vous savez, monsieur Marius, dans le temps, vous m'aviez promis quelque chose. Je vous ai dit ce matin: je ne veux pas de votre argent. Maintenant, voulez-vous me promettre encore?....

MARIUS.

Quoi?

ÉPONINE.

Promettez-moi!

MARIUS.

Je vous promets.

ÉPONINE.

Promettez-moi de me donner un baiser sur le front quand je serai morte. Je le sentirai. (Elle laisse retomber sa tête sur les genoux de Marius. Ses paupières se ferment.)

MARIUS.

Morte!

ÉPONINE, rouvrant les yeux et souriant.

Tenez, monsieur Marius, je crois que j'étais un peu amoureuse de vous. (Elle meurt. Marius dépose un baiser sur son front. Puis il la porte dans la salle basse du cabaret. — Au moment où il disparaît, Jean Valjean entre par la ruelle, le voit, tressaille et s'adosse, dans l'ombre, au mur. Il a un fusil à la main.)

JEAN VALJEAN, entrant, à lui-même.

C'est lui! j'arrive à temps. — Pourquoi ai-je suivi ce jeune homme? Il veut mourir? eh bien, qu'il meure! Lui mort, Cosette m'est rendue. Laissons faire la destinée.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins MARIUS et ÉPONINE; LES INSURGÉS sur la barricade; JEAN VALJEAN, à l'écart.

COURFEYRAC.

Citoyens, du nouveau. On tire les boîtes des caissons. Jusqu'ici, nous n'avons eu que les boulets et les balles. Je vous annonce la mitraille.

JEAN VALJEAN, à part.

La mitraille!

ENJOLRAS.

Baissez la tête et ralliez le mur! (La mitraille éclate. Plusieurs hommes tombent.) Empêchons toujours le second coup.

COMBEFERRE.

Comment?

ENJOLRAS.

En tuant le chef de pièce. (Il tire.)

COURFEYRAC.

Le temps qu'on le remplace, c'est cinq minutes de gagnées

COMBEFERRE.

Oui, mais si l'on ne préserve pas la barricade de la mitraille, dans dix minutes il n'y aura plus un seul homme debout.

ENJOLRAS, montrant l'angle de la barricade et du mur.

Il faut mettre là un matelas.

BAHOREL.

Où le prendre ?

FEUILLY, désignant le toit d'une maison qu'on ne voit pas.

En voilà un là-haut, à cette mansarde ; mais coupez donc la corde avec une balle !

ENJOLRAS.

Impossible. (Jean Valjean épaule son fusil sans mot dire, ajuste et tire. Le matelas tombe dans la rue de la Chanvrerie.)

TOUS.

Bravo !

COMBEFERRE.

Il ne s'agit plus que de l'aller chercher ! (Jean Valjean franchit la barricade et reparaît un instant après avec le matelas, qu'il dispose lui-même dans l'angle du mur.)

ENJOLRAS, à Jean Valjean.

Citoyen, la barricade vous remercie. Soyez le bienvenu. Vous savez qu'on va mourir ?

JEAN VALJEAN.

Je le sais. (Il revient prendre sa place au seuil du cabaret. Marius en sort. Jean Valjean le suit des yeux.)

MARIUS, à Enjolras.

Eh bien ?

ENJOLRAS.

Nous pouvons tenir encore un quart d'heure. (Il descend vers le cabaret, suivi d'un groupe d'insurgés. Aux insurgés.) Amenez le condamné Javert. (Deux insurgés se détachent du groupe et entrent dans le cabaret.)

JEAN VALJEAN, à part.

Javert! lui aussi! Quoi! ces deux hommes, mes deux haines, mes deux terreurs, à la fois, ensemble, ici! dans la barricade! dans la mort!

SCÈNE VII.

Les Mêmes, puis JAVERT.

ENJOLRAS, au groupe d'insurgés.

Occupez les mansardes et la fenêtre du premier! le baril de poudre sous la porte! (Parait Javert, les mains liées.) Toi, tu vois que je ne t'oublie pas.

JAVERT.

Merci.

ENJOLRAS, aux deux insurgés qui ont amené Javert.

Quand le tambour battra la charge, vous casserez la tête à cet espion.

JEAN VALJEAN, s'avançant, à Enjolras.

Vous m'avez remercié tout à l'heure. Pensez-vous que je mérite une récompense?

ENJOLRAS.

Oui.

JEAN VALJEAN.

Eh bien, j'en demande une.

ENJOLRAS.

Laquelle?

JEAN VALJEAN, tirant un pistolet de sa ceinture.

Brûler moi-même la cervelle à cet homme.

JAVERT.

C'est juste.

ENJOLRAS.

Pas de réclamations? — Faites! (Il retourne à la barricade.)

SCÈNE VIII.

JEAN VALJEAN, JAVERT, les mains liées.

JEAN VALJEAN.

Javert, c'est mon tour.

JAVERT.

Prends ta revanche.

JEAN VALJEAN.

J'en ai bien le droit, n'est-ce pas? (Il remet son pistolet dans sa ceinture et tire un couteau de sa poche.)

JAVERT.

Un couteau! Tu as raison. Ça te convient mieux.

JEAN VALJEAN, coupant la corde qui attache les mains de Javert.

Vous êtes libre.

JAVERT, stupéfait.

Que fais-tu?

JEAN VALJEAN.

Je me venge.

JAVERT, fronçant le sourcil.

Prends garde! Si je te retrouve!...

JEAN VALJEAN.

Allez!

JAVERT. Il va pour sortir et revient.

Tenez! vous m'ennuyez. Tuez-moi plutôt.

JEAN VALJEAN, lui montrant la ruelle.

Par là.

JAVERT.

Il me sauve! lui! (Il hésite un moment et regarde Jean Valjean avec anxiété et colère, puis sort. — On entend battre la charge.)

ENJOLRAS.

La résistance est impossible! Tous dans la maison! Le baril de poudre sous la porte et ensevelissons-nous sous les dé-

combres! (Tous se replient dans le cabaret. — Au milieu de la fumée on voit arriver Jean Valjean portant Marius sanglant et évanoui. Il va le déposer dans l'angle obscur où est la grille de l'égout. — En ce moment Javert reparaît et s'avance comme cherchant quelqu'un. Il arrive jusqu'auprès de Jean Valjean qui ne le voit pas.)

SCÈNE IX.

JEAN VALJEAN, MARIUS, évanoui, JAVERT, debout derrière eux.

JEAN VALJEAN.

Il respire encore. Ah! je le tiens donc, cet homme! celui que je hais et qu'elle aime, et qui me prend mon enfant, et qui me tue! Comment le sauver? (Il porte partout ses regards avec anxiété. Ses yeux s'arrêtent sur l'ouverture de l'égout. Il se met à arracher de sa main vigoureuse les barreaux de la grille. Javert tout à coup lui arrête le bras. Il se retourne épouvanté.) Ah!

JAVERT.

Allez! (Jean Valjean le regarde avec stupeur. Javert à lui-même :) Et je le sauve, moi! — Eh bien, quoi! après? on meurt! on donne sa démission à Dieu! (Il s'élance dans le cabaret au moment où la maison penche, à demi croulante. Jean Valjean disparaît dans l'orifice de l'égout, portant Marius.)

ENJOLRAS, debout à la fenêtre du cabaret, et tenant le drapeau rouge.

Vive la liberté!

(Immense détonnation. La maison s'effondre.)

ÉPILOGUE

NUIT DERRIÈRE LAQUELLE IL Y A LE JOUR

PERSONNAGES DE L'ÉPILOGUE.

JEAN VALJEAN.
MARIUS.
COSETTE.
TOUSSAINT.
UN MÉDECIN.

ÉPILOGUE

NUIT DERRIÈRE LAQUELLE IL Y A LE JOUR

Une chambre très-simple. — Portes à droite et à gauche. — Une table avec ce qu'il faut pour écrire. — Un fauteuil à côté. — Sur la table, deux flambeaux d'argent.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOUSSAINT, UN MÉDECIN, puis JEAN VALJEAN.

TOUSSAINT.

Voyez-vous, docteur, ça date du jour qu'il a conduit mademoiselle chez monsieur Marius... après que le grand-père de Marius a eu consenti... c'est-à-dire quand monsieur Marius a été guéri de sa blessure... c'est-à-dire...

LE MÉDECIN.

Ainsi cette souffrance morale qui le mine serait antérieure même au mariage de sa fille ?

TOUSSAINT.

Oui, docteur. Le jour où M. Marius a été rétabli, le pauvre cher homme a d'abord écrit une longue lettre, et puis il est sorti avec mademoiselle, et il est revenu sans elle. En rentrant il m'a dit : Toussaint, nous nous en allons. Et nous sommes

partis pour deux mois. Et le mariage de mademoiselle s'est fait sans lui.

LE MÉDECIN.

Et depuis son retour ?

TOUSSAINT.

Eh bien! il est venu se loger ici, sans dire à personne sa nouvelle adresse. De sorte que moi, qui ne sais pas où demeure madame Marius, je ne pouvais pas...

LE MÉDECIN.

Mais lui ?

TOUSSAINT.

Oh! lui! il n'a fait que garder la chambre; il n'est pas sorti, et il a empiré tous les jours.

LE MÉDECIN.

Il est bien mal.

TOUSSAINT.

Il y a donc un grand danger ? Reviendrez-vous, docteur ?

LE MÉDECIN.

Oui, mais il faudrait qu'une autre revînt... s'il n'est pas déjà trop tard ! (Il sort.)

TOUSSAINT.

Mon Dieu ! (Entre Jean Valjean, les cheveux entièrement blancs, courbé, amaigri, dévasté, vieilli de vingt ans. Il s'avance en s'appuyant aux meubles.)

JEAN VALJEAN.

Toussaint, allumez ces deux flambeaux. (Elle obéit ; il la remercie et la congédie d'un signe de tête affectueux et triste. Elle sort.)

SCÈNE II.

JEAN VALJEAN, seul. Il s'approche de la table et regarde les deux flambeaux.

Es-tu content, toi, mon guide ? Ai-je bien sacrifié jusqu'au bout mon cœur à ma conscience ? Ai-je bien accepté cette der-

nière épreuve, la plus affreuse de toutes ? J'ai fait leur bonheur et je m'en suis retiré; le forçat n'a pas voulu se mêler à leur existence, et je me suis fermé leur destinée et leur maison. Es-tu content ? (Un silence. Il frissonne.) Oh ! j'ai froid ! déjà ! (Il s'assied accablé sur le fauteuil. Sa tête s'affaisse et se relève avec une inertie lugubre. Il prend la plume en tremblant et se met à écrire avec effort.) « Monsieur « Marius, je sais que, depuis le jour où j'ai disparu en vous « laissant, avec ma Cosette, cette lettre où je vous avouais à « vous seul qui je suis, vous avez tout fait pour me retrouver « et que vous me cherchez encore. Vous saviez tout, et vous « avez fait cela, merci... » Oh ! je n'ai plus de force. (Il reprend la plume et la laisse retomber.) Oh ! mon Dieu ! est-ce que je n'aurais plus le temps de lui écrire, à elle, à elle qui ne sait rien et qui ne doit pas comprendre ? (Il commence à écrire :) « Ma Cosette, je te « bénis... » (Il s'arrête. La plume s'échappe de ses doigts.) Oh ! c'est donc fini ? je ne la verrai plus. Oh ! mon Dieu ! et je vais entrer dans la nuit ! Ce n'est rien de mourir; ce qui est affreux, c'est de mourir sans la voir. Elle me sourirait, elle me dirait un mot. Est-ce que ça ferait du mal à quelqu'un ? Non, c'est fini, jamais ! Mon Dieu, mon Dieu, je ne la verrai plus. (Il sanglote. On frappe à la porte. D'une voix éteinte :) Entrez. (Entrent Cosette et Marius.)

SCÈNE III.

JEAN VALJEAN, COSETTE, MARIUS.

JEAN VALJEAN, se levant éperdu de joie, hagard.

Cosette !

COSETTE, se jetant dans ses bras.

Père !

JEAN VALJEAN.

Cosette ! elle ! vous, madame ! c'est toi ! Ah ! c'est toi ! tu es là ! Ah ! mon Dieu !

MARIUS.

Mon père ! enfin ! je vous retrouve !

COSETTE, se débarrassant de son châle et de son chapeau.

Ça me gêne! (Elle s'assied sur les genoux de Jean Valjean, écarte doucement ses cheveux blancs et le baise au front.)

JEAN VALJEAN, égaré.

Comme on est bête! je croyais que je ne la verrais plus. Figurez-vous qu'au moment où vous êtes entrés, je me disais : C'est fini, je ne verrai plus Cosette : je disais ça au moment où vous montiez l'escalier. Mais on compte sans le bon Dieu. Le bon Dieu dit : Non, ça ne se passera pas comme ça. Il y a là un pauvre homme qui a besoin d'un ange. Et l'ange vient. Et l'on revoit sa Cosette! et l'on revoit sa petite Cosette! (Il la serre éperdument dans ses bras et se tourne vers Marius.) Vous aussi, monsieur Marius, vous me pardonnez?

MARIUS.

Cosette! entends-tu? il en est là! il me demande pardon. Et tu sais ce qu'il m'a fait, Cosette? il m'a sauvé la vie. Il a fait plus. Il t'a donnée à moi. Et, après, qu'a-t-il fait de lui-même? Il s'est sacrifié. Voilà l'homme. Cosette, toute ma vie passée à ses pieds, ce sera trop peu. Cette barricade, cet égout, il a tout traversé pour moi, pour toi, Cosette! Il m'a emporté à travers toutes les morts qu'il écartait de moi, qu'il acceptait pour lui. Ah! cet homme-là, c'est l'ange!

JEAN VALJEAN.

Chut! chut! à quoi bon dire tout ça?

MARIUS.

J'étais évanoui, je ne voyais pas, je n'entendais pas. Lui, il m'a rapporté chez mon grand-père, sans rien dire, et il n'est plus revenu que pour t'amener toi, Cosette, et si mon grand-père ne l'avait pas reconnu! mais il n'était déjà plus temps, il avait disparu. C'est votre faute aussi. Vous sauvez la vie aux gens, vous leur écrivez des révélations... inutiles, et vous leur cachez qu'ils vous doivent la vie.

JEAN VALJEAN, qui n'a pas cessé de contempler Cosette.

Laissez-moi la regarder, monsieur Marius. Ah ! Dieu béni ! je la revois, je te revois ! — Vous me permettez de la tutoyer, monsieur Marius ; ce ne sera pas pour longtemps.

COSETTE.

Quelle méchanceté de nous avoir laissés comme ça ! Où êtes-vous donc allé ? Depuis quand êtes-vous ici ? Savez-vous que vous êtes très-changé ? Ah ! le vilain père ! Il a été malade, et nous ne l'avons pas su ! Tiens, Marius, tâte sa main, comme elle est froide !

MARIUS.

Ah ! mais vous nous appartenez maintenant. Ne vous figurez pas que vous serez demain ici !

JEAN VALJEAN.

Demain, je ne serai pas ici, mais je ne serai pas chez vous.

MARIUS.

Que voulez-vous dire ? Vous ne nous quitterez plus. Je vous enlève.

COSETTE.

Il y a toujours votre chambre qui vous attend à la maison. Si vous saviez comme notre jardin est joli dans ce moment-ci ! Vous mangerez de mes fraises. C'est moi qui les arrose. Et pas de Madame, tout le monde se dit *tu* ; n'est-ce pas, Marius ? Vous aurez votre carré dans le jardin, vous le cultiverez, et nous verrons si vos fraises sont aussi belles que les miennes. Et puis je ferai tout ce que vous voudrez, et puis vous m'obéirez bien.

JEAN VALJEAN.

La preuve que Dieu est bon, c'est que la voilà.

COSETTE.

Mon père !

JEAN VALJEAN.

C'est bien vrai que ce serait charmant de vivre ensemble. Ils ont des oiseaux plein leurs arbres. Je me promènerais avec

Cosette. Être des gens qui vivent, qui se disent bonjour, qui s'appellent dans le jardin, c'est doux. On se voit dès le matin. Nous cultiverions chacun notre petit coin. Elle me ferait manger ses fraises, je lui ferais cueillir mes roses. Ce serait charmant. Oui, mais...

COSETTE ET MARIUS.

Eh bien ?...

JEAN VALJEAN.

C'est dommage.

COSETTE.

Mon Dieu ! vos mains sont encore plus froides. Est-ce que vous êtes vraiment malade, dites ? Est-ce que vous souffrez ?

JEAN VALJEAN.

Moi ? non, je suis très-bien. Seulement...

COSETTE.

Seulement, quoi ?

JEAN VALJEAN.

Je vais mourir tout à l'heure.

COSETTE ET MARIUS.

Mourir !

JEAN VALJEAN.

Oui, mais ce n'est rien. (Il respire avec effort, et sourit.) Cosette, tu me parlais, continue, parle encore, parle, que j'entende ta voix !

COSETTE, avec un cri déchirant.

Père, mon père, vous vivrez. Vous allez vivre. Je veux que vous viviez, entendez-vous ?

JEAN VALJEAN.

Oh ! oui, défends-moi de mourir. Qui sait ? j'obéirai peut-être. J'étais en train de mourir quand vous êtes arrivés. Ça m'a arrêté. Il m'a semblé que je renaissais.

MARIUS.

Vous êtes plein de force et de vie. On ne meurt pas comme

ça. Vous avez eu du chagrin, vous n'en aurez plus. C'est moi qui vous demande pardon, et à genoux encore. Vous allez vivre et vivre longtemps, avec nous.

COSETTE.

Vous voyez bien que Marius dit que vous ne mourrez pas.

JEAN VALJEAN.

Quand vous me reprendriez, monsieur Marius, ça ferait-il que je ne sois pas ce que je suis? Non, Dieu a pensé comme moi, et il ne change pas d'avis; il est utile que je m'en aille. — Comme ton mari est bon, Cosette! Tu es bien mieux qu'avec moi.

COSETTE.

Mais, mon Dieu! c'est impossible! Vous retrouver pour vous perdre!

MARIUS.

Cela ne sera pas!

JEAN VALJEAN, dont la voix s'affaiblit peu à peu.

Approche, approchez tous deux. Je vous aime bien. Oh! c'est bon de mourir comme ça. Toi aussi, tu m'aimes, ma Cosette. Je savais bien que tu avais toujours de l'amitié pour ton vieux bonhomme. Tu me pleureras un peu, n'est-ce pas? Pas trop. Je ne veux pas que tu aies de vrais chagrins. Il faut vous amuser beaucoup, mes enfants. Vous êtes riches. La fortune de Cosette est bien à elle. C'est de l'argent honnête, allez! Cosette, c'est à toi que je lègue ces deux flambeaux. Ils sont en argent, mais pour moi ils sont en or, ils sont en diamant. Je ne sais si celui qui me les a donnés va bien me recevoir là-haut. J'ai fait ce que j'ai pu. — Maintenant, ma Cosette, à genoux! (Cosette s'agenouille.) Voici le moment venu de te dire le nom de ta mère. Elle s'appelait Fantine. Retiens ce nom-là: Fantine. Agenouille-toi ainsi toutes les fois que tu le prononceras. Elle a bien souffert. Elle t'a bien aimée. Elle a eu en malheur tout ce que tu as eu en bonheur. Je vais donc m'en aller, mes enfants. Aimez-vous bien. Il n'y a guère autre chose

que ça dans ce monde : s'aimer. Voici que je n'y vois plus très-clair. Pensez un peu à moi. Vous êtes des êtres bénis. Je vois de la lumière. Approchez encore. Donnez-moi vos chères têtes bien-aimées, que je mette mes mains dessus. Je meurs heureux. (Cosette et Marius se jettent éperdus sur ses mains. Il meurt.)

FIN.

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

AVEC

UNE INTRODUCTION

PAR

VICTOR HUGO

Cette traduction, la seule exacte, la seule complète, est faite non sur la traduction de Letourneur, mais sur le texte de Shakespeare. On sait que la version de Letourneur a servi de type à toutes les traductions publiées jusqu'ici et qu'elle est restée bien loin de l'original.

M. François-Victor Hugo a complété ce monument, élevé à Shakespeare, par la reproduction des chroniques et des légendes, aujourd'hui oubliées, sources de tant de chefs-d'œuvre.

Nouvelle par la forme, nouvelle par les compléments, nouvelle par les révélations critiques et historiques, cette traduction sera nouvelle surtout par l'association de deux noms. Elle offrira au lecteur cette nuoveauté dernière : l'auteur de *Ruy-Blas* commentant l'auteur d'*Hamlet*.

DIVISION DE L'OUVRAGE

I. — LES DEUX HAMLET.

II. — LES FÉERIES.

Le Songe d'une Nuit d'été.
La Tempête.

III. — LES TYRANS.

Macbeth.
Le roi Jean.
Richard III.

IV. — LES JALOUX. I.

Troylus et Cressida.
Beaucoup de bruit pour rien.
Le Conte d'hiver.

V. — LES JALOUX. II.

Cymbeline.
Othello.

VI. — LES COMÉDIES DE L'AMOUR.

La Sauvage apprivoisée.
Tout est bien qui finit bien.
Peines d'amour perdues.

VII. — LES AMANTS TRAGIQUES.

Antoine et Cléopatre.
Roméo et Juliette.

VIII. — LES AMIS.

Deux Gentilshommes de Vérone.
Le Marchand de Venise.
Comme il vous plaira.

IX. — LA FAMILLE.

Coriolan.
Le roi Lear.

X. — LA SOCIÉTÉ.

Mesure pour Mesure.
Timon d'Athènes.
Jules César.

XI. — LA PATRIE. I.

Richard II.
Henri IV (1re partie).
Henri IV (2e partie).

XII. — LA PATRIE. II.

Henri V.
Henri VI (1re partie).

XIII. — LA PATRIE. III.

Henri VI (2e partie).
Henri VI (3e partie).
Henri VIII.

XIV. — LES FARCES.

Les Joyeuses épouses de Windsor.
Comédie d'erreurs.
La nuit des Rois.

XV. — LES SONNETS ET LES POÈMES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.